

BOSTON MEDICAL LIBRARY  
in the Francis A. Countway  
Library of Medicine ~ *Boston*

BOSTON MEDICAL  
LIBRARY




BOOKFUND OF  
FRANC D. INGRAHAM

M.D., HARVARD 1925

FOUNDER, DEPARTMENT  
OF NEUROSURGERY  
CHILDREN'S HOSPITAL  
1929-1964

NEUROSURGEON  
PETER BENT BRIGHAM  
HOSPITAL 1948-1964





Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School





p. 241

N 1421

2/11/6



M É M O I R E  
S U R L A  
D Y S S E N T E R I E ,

P A R

M<sup>r</sup>. D E L A M E T T R I E ,

*Médecin ordinaire du Roi de Prusse,*

*& de l'Académie Roïale des Sciences*

*& belles Lettres de Berlin.*

---

---

À P A R I S ,

CHEZ DESAINT ET SAILLANT.

M D C C L.

M. H. M. O. M. M.

AS 100

SYSTEME

1873

MR. J. P. M. M. M.

1873

1873

1873

1873

BIBLIOTHÈQUE  
DE  
MR. BENE PAQUET

Monsieur, avoir porté aux sources  
 du vrai savoir & des plus profon-  
 des connoissances un génie capable  
 d'y puiser. Pour juger un Praticien,  
 il faut l'être, & on ne l'est, qu'à  
 force d'observations réfléchies. A  
 Dieu ne plaise, Monsieur, que je bri-  
 gue ce titre, pour en faire un usage  
 mercenaire. Philosophe paresseux &  
désintéressé, content des bontés du  
 Maître, heureux par elles seules, j'ai  
 presque toujours trouvé notre Pro-  
 fession si désagréable; (plus encore  
 à cause de l'ingratitude de la plupart  
 des Malades, qu'à cause de la four-  
 berie & du brigandage des Médecins,  
 Animaux jaloux & rusés,) qu'en  
 verité il y a long-tems que je desirois  
 d'être à lieu de ne plus l'exercer,  
 quelques talens qu'il plaise à mon  
 amour propre de me supposer. Vous  
 avez obtenu, Monsieur, ce que vous  
 méritiez, dans la première Place de  
 l'Art; mais ces cas sont si rares, où  
 \* 2 la

*la fortune paroît sans bandeau, que le plus sage est celui qui a le moins d'ambition & de prétentions. En Médecine, comme en Amour, il faut être assés délicat pour aimer mieux mériter, qu'obtenir.*

*VOILÀ, Monsieur, le seul but où j'aspire, plaire aux connoisseurs en dédaignant un suffrage de ceux qui ne le sont pas. S'ils donnent des éloges, c'est qu'on en est digne; s'ils critiquent, ce n'est point d'un air suffisant, comme ces Médecins vulgaires, qui en appellent gravement à une ignorante routine: ils daignent dire pourquoi ils donnent des raisons solides & lumineuses; & ainsi leur jugement, comme le vôtre, Monsieur, ne peut qu'être ou très-utile, ou très-flatteur.*

*Je suis &c.*

MÉ-

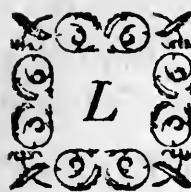


À

MONSIEUR ELLER,

*Premier Médecin du Roy de Prusse , &c.*

MONSIEUR,


 HOMMAGE que vous rece-  
 vez, ne peut vous être su-  
 spect, il est de l'Auteur  
 de Penelope. Parmi tant  
 de Charlatans qui passent pour Mé-  
 decins, j'ai enfin trouvé un Médecin  
 qui n'est point Charlatan.

Rara avis in terris, nigroque  
 simillima Cygno.

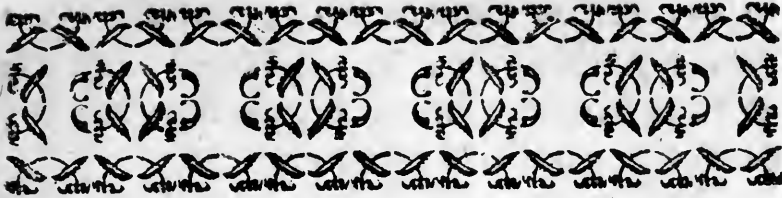
Par quel bonheur, de tempérament  
 sans doute, avons nous évité un écueil

\*

ou

ou un vice d'éducation, & , pour ainsi dire, de confrairie? Félicitons nous, ne plaignons point les autres, mais leurs malades.

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de publier sous vos auspices, tout petit qu'il est, fera voir, si je ne me trompe, non que la Médecine est un Art, mais quel Art c'est; & combien, à en juger par ce foible échantillon, la Piece est de difficile abord & même inaccessible aux Esprits sans pénétration, sans étude & sans expérience. Il fera voir que sans bonne théorie, il n'est point de bonne pratique, & que celui qui accorde l'une, pour refuser l'autre, à son confrère, n'est qu'un médecin comme un autre, c'est à dire ou un Ignorant, ou un Fripon, qui cherche à abuser le peuple par des Mots aussi vains que lui. Qui ne sait que la Doctrine triviale de ses Cabiers & de son País, n'est point Médecin; il faut comme Vous,  
Mon-



# M É M O I R E

S U R   L A

# DYSSENTERIE ,

---

**T**OUT ce que les Médecins ont écrit jusqu'ici sur la Dyssenterie, ne me satisfaisant point, j'ai fait de nouvelles Expériences & de nouvelles Réflexions que je vais communiquer.

LORSQUE la Bile est échauffée par quelque cause que ce soit, elle s'épaissit,

fit, ne peut se filtrer par son tamis naturel, reflue dans le sang, circule avec lui, s'y subtilise, y dégénère, s'allie avec la Matière insensible de Sanctorius, & enfin transpire avec elle.

TANT que les Pores de la Peau sont ouverts, le Corps fait encore assez passablement ses fonctions, si ce n'est qu'on est tourmenté d'incommodes Démangeaisons, qu'on a le sang agité, inquiet, & peu disposé au sommeil. Mais quand l'air commence à se rafraîchir, les pores se ferment, & la Bile, qui, suivant la nature de tous les fluides, se jette où il y a le moins de résistance, n'est pas plutôt refoulée dans les Veines, qu'impétueusement précipitée par des voies connues sur les Intestins.

L'AVEUGLE Nature se débarrasse ainsi d'un côté, pour s'embarasser de l'autre.

MAIS ce qui sans Bile cause la Diarrée, je veux dire la Transpiration ordinaire arrêtée; avec elle, avec cette Humeur corrompue, fait naître la Dysenterie.

QUI envenime, qui empoisonne de la sorte ce savon digestif? Qui lui donne



ne la funeste propriété de mordre les Entrailles, on peut bien dire comme une Sangsue, puisqu'elle en tire le sang?

CHOSE incroyable, & qu'on n'eût jamais dévinée *à priori*! Toute cette dépravation vénimeuse vient du seul excès du Mouvement Mécanique; de cette Humeur mêlée aux autres dans les Vaisseaux. Ce venin même, ce venin terrible, qui du plus doux des hommes, fait un animal enragé, doit, selon moi, son origine à cette extrême alcalescence de la Bile.

CETTE cause, qui me paroît la plus générale, donne lieu à ces Epidémies Bilieuses, qui surviennent avec le froid de l'Air. Le mois de 7bre. est pour cette raison, dans nos Climats, l'Epoque ordinaire de ces Dyssenteries, comme le mois de Janvier suivant fait la clôture de ce sanglant Théâtre.

ON voit pourquoi le même Mal, qui semble respecter l'Officier, attaque le Soldat avec furie, & d'autant plus, que celui-ci plus exposé aux alternatives du froid & du chaud, ne connoit pas de meilleur remède contre le froid

que l'Eau de vie. Et pourquoi encore la même Maladie, si rare en Hyver, est moins fréquente en Eté, qu'en Automne, & toutes choses égales, moins formidable.

DANS un tems, la Bile, qui a passé dans les Veines, transpire mieux; dans l'autre, la Nature accoutumée aux rigueurs de la Saison, leur a déjà payé son tribut d'infirmités.

MAINTENANT le Venin, quel qu'il soit, Pourpre, Rage, Peste, Putridité &c. passe toujours du premier qui s'est infecté lui-même par des causes Naturelles internes, passe dis je, à ceux qui ne le sont pas, mais qui sont disposés à recevoir l'infection: De sorte que si l'Air se trouve chargé de Particules Dyssentériques qui volent çà & là au gré des Vents, ces Miasmes empoisonneurs, avant que de corrompre l'Air, s'étoient formés dans nos Veines. Suivant telle & telle disposition des Humeurs, elles recevront donc, ou n'admettront point la Contagion. Il est rare que les Maladies Epidémiques soient immédiatement produites par l'infection de l'Air.

LA Corruption Spontanée de nos Humeurs , étant la Cause de presque toutes les Maladies Contagieuses , la Dyssenterie ne doit pas tellement affecter de se montrer au commencement de l'Automne , qu'elle ne paroisse aussi , non seulement solitaire , mais aussi quelquefois Epidémique dans toutes les Saisons ; & même lorsque le Corps , déjà fait , ou au chaud , ou au froid , n'es-  
 suie plus les vicissitudes de la Transpiration.

UNE Cause , qui excite le Cholera , peut bien donner lieu à la Dyssenterie. Et sans accuser même le reflux impetueux de la Circonference au Centre , la Bile aduste , qui , sans tant de détours & de furie , est directement versée dans le *Duodenum* , est plus que suffisante pour ronger & déchirer les Entrailles : Quoi qu'il faille avouer , que jamais le Mal n'est plus atroce , que lorsque les deux Causes se trouvent réunies.

Tout vient à l'appui de cette Théorie. Les Exhalaisons , que le soleil élève au Printems , après avoir fondu la Croute de la Terre , sous laquelle elles

étoient enchainées par le froid , ne contiennent point le Venin de la petite Vérole ; elles ne font que le développer en nos Corps ; soit ces Vapeurs mêmes putrescentes , devenües telles par le Feu souterrain , dans les lieux où elles ont croupi , sans jamais se renouveler ; soit la nouvelle chaleur de l'Air.

A mesure que cette Chaleur croît , la fausse Péripleumonie , autre fruit du Printems , prend un Caractère de *Vérité* terrible , car cette *Vérité* est l'inflammation. La Pleurésie , les Fièvres ardentés , pourprées , putrides , pestilentiéles , le *Cholera Morbus* , suivent , comme à la file , les diverses dépravations de nos sucs.

Tout autre Systême paroît moins fondé. Tous ces Miasmes Contagieux , élevés des entrailles de la Terre , des Lacs , des Marais &c. sont de la fabrique de Physiciens oisifs , qui n'ont point été à l'Ecole de la Nature , ou qui n'en ont guères profité.

Si tous ces Maux & tant d'autres ne dépendent point essentiellement de la Constitution de l'Air corrompu par un  
Ca-

Cahos de divers Elemens Hétérogènes, pourquoi la Dyssenterie y auroit-elle sa source & son Origine, tandis qu'il est prouvé, que la Bile se peut changer dans nos Corps en espèce d'Arsenic? Encore une fois la corruption putride de l'Air peut bien causer la Dyssenterie, [ & plus rare & plus douce, quand sa sérénité n'est point troublée, ] si les Corps, déjà échauffés, sont disposés à s'en infecter; Mais pour une Cause particulière & rare, (Cause que la seule Conjecture défend de rejeter & ne démontre point,) n'est-il pas déraisonnable d'en faire une Cause générale?

APRÈS avoir prouvé, que la Dyssenterie se forme originellement, non dans l'Atmosphère, mais dans le Corps humain, je dois exposer le siège, les Effets, & tous les ravages de cette cruelle Maladie.

AFFECTE-T-ELLE tous les Intestins? Oûi, répond le bon Sydenham; ils sont tous affectés les uns après les autres.

PARDONNONS une Erreur générale à ce Grand Praticien; trop peu curieux de Théorie, il n'a pas ouvert un

A ; seul

feul Cadavre, pour connoître le Siège des Maladies, & notamment de celle-ci. Peu clairvoyant sur leurs Causes, les raisons de leurs Effets ne l'inquiétoient pas davantage. Il observoit empiriquement, raisonnoit mal, & ordinairement traitoit bien.

LA Vérité fait bien plus d'honneur, quand ce n'est point par routine & comme par hazard qu'on la rencontre.

MAIS pourquoi ce Zélé, ce diligent Observateur des Vivans, Degnerus, qui a laissé Sydenham si loin derrière lui dans cette Carrière, ne l'a-t-il pas été des Morts? Il n'a fait, je l'entrevois, que peu de Dissections; & que lui ont-elles appris? ce que personne n'ignore; qu'ici la Gangrène finit la Tragedie. Pourquoi les Anatomistes, peu inquiets de la nature des Maladies, négligent-ils de les chercher, de les voir dans leurs sujets? Vains Scrutateurs d'un Labyrinthe, dont Harvée nous a donné la clé, l'Anatomie a fait cent pas, & la vraie Médecine à peine un seul par elle; Que ne tournent-ils leur industrie à des vûës plus utiles: Le Corps humain est assés connu pour éclairer

rer la Médecine; mais les Maladies ne le font point affés.

IL m'a été avantageux d'avoir fait ces réflexions; Elles m'ont fait sentir, que les Médecins, qui n'osent ouvrir les Corps, morts de Maladies Contagieuses, ne remplissent pas toute l'étendue des Devoirs de leur Profession. Je n'ai point dédaigné les lumières, qui viennent par cette pénible voie, & par une autre encore plus dégoûtante: Ce qui, vivant, ne m'avoit fait aucun mal, je ne l'ai point redouté, mort. Il n'a manqué à mon Zèle que d'être plus éclairé: véritablement la brièveté de son Emploi demandoit plus de lumières.

VOICI donc ce que m'ont appris l'ouverture & l'examen de tant de Cadavres, qui m'étoient livrés chaque jour dans ces Ecoles vivantes de Médecine, hors desquelles cette science ne s'acquiert qu'avec beaucoup de tems, de difficultés, & de meurtres.

JE ne dis point avec Sydenham en quelles années j'ai fait cette multitude d'Observations & d'expériences, que j'ai rassemblées en un Corps de Doctri-

ne, & comme sous un même point de vûë: je ne dis point quand ont regné les Dyffenteries, que je vais plutôt expliquer que décrire, parce que de telles Observations, ne repandant aucun jour sur ce qui regarde le caractère & la Cause des Maladies, me paroissent assez frivoles, & ne servir qu'à faire voir l'analogie de celles qui se sont montrées dans un tems, avec celles qui ont paru dans un autre. Venons donc au fait.

LE Canal Intestinal est d'autant plus mal-traité, qu'on descend plus vers l'Anus; & d'autant moins par conséquent, qu'on s'en éloigne davantage. Au delà des Intestins grêles, où ils commencent (pris en remontant) on ne voit point d'autres vestiges du mal mortel, qu'une légère rougeur peu étendue; Ce n'est que dans toute la longueur du gros Boyau, qu'on trouve, non sans horreur, les funestes traces de la Maladie; des schirres, des duretés pierreuses, trouvées telles sous le doigt, des inflammations, des suppurations, des abcès, (qui passent plus de dehors en dedans du Canal; que de dedans en dehors;



hors ; abcès qui contiennent quelquefois beaucoup de matières vermineuses & de petits vers) la Gangrène, le sphacèle, de fortes adhérences des Intestins au Peritoine, enfin un si grand depouillement du velouté qui tapisse intérieurement le Canal, qu'il est souvent tout enlevé de la dernière moitié des Intestins, qui ne semblent alors qu'une espèce de chair vive.

CES Phénomènes, plus ou moins considérables dans tous les sujets, soit à la suite d'une Dyssenterie solitaire acescente, soit à la suite d'une Dyssenterie Biliéuse Epidémique, prouvent sans réplique que cette maladie, de quelque espèce qu'elle soit, a toujours son Siège dans les gros Intestins, & jamais dans les grêles.

IL est surprenant que les Médecins n'aient laissé l'honneur de publier une vérité si facile à découvrir.

MAIS quoi? les Intestins grêles ne seroient donc jamais affectés? je le crois. La rougeur même, dont j'ai parlé, ne se fait pas toujours remarquer: & après les plus opiniâtres Dyssenteries, je ne l'ai guères vüe s'étendre

dre au de-là de la longueur de quelques travers de doigts; & jamais en cet endroit même, le Tissu délicat de la Membrane veloutée ne m'a paru aucunement effleuré.

IL seroit cependant possible, que les Intestins grêles fussent attaqués, & même plus que les gros; mais en un cas fort rare, (si jamais il est arrivé) j'entens le renversement du Mouvement Péristaltique des Intestins. Par ce désordre en effet, par ce bouleversement, qui est si fréquent dans le *Cholera*; & sans lequel il ne se fait point de *Volvulus*, les Matières remontant moins vite qu'elles ne descendent, parce qu'elles montent contre leur propre poids; & par conséquent séjournant dans la première moitié du Canal, plus que dans la seconde, y imprimeront une plus forte empreinte; & enfin l'Estomac, rempli lui-même d'Humeurs Morbifiques, rongé, soulevé sans cesse, pourroit faire voir par un Vomissement sangui-nolent, qu'il a lui-même gagné la Dyfenterie.

LE cas, que j'imagine seulement comme possible, ne seroit-il donc jamais  
arri-

arrivé? Car combien de Gens , fans avoir fait aucune chute, comme dans l'exemple raporté par Degnerus, vomissent dans la Dyssenterie des Matières Sanglantes , qui viennent certainement du Ventricule? Lorsque le sang est pur, vient-il d'un Vaisseau rompu? est-ce Hémorragie? faut-il que les Matières, rejetées par la bouche, ne soient que mêlées de sang, pour constituer une Dyssenterie d'Estomac ; espèce, dont aucun Auteur n'a parlé. Il est difficile de dire, si un petit Vaisseau s'est rompu par de Violens efforts, ou s'il a été rongé par la Bile, qui ne remonte jamais plus facilement que par la Diette, Mère de cette Humeur comme dit Celse.

Il est certain que, qui met en pièces les Intestins, peut aussi déchirer l'Estomac. La Bile Dyssentérique est certainement plus rongeante & plus caustique que la *Cholérique*, quoique celle-ci semble se faire un jeu d'appeller à elle tous les Sucs des Viscères, de fondre toute la Masse du Sang & des Humeurs, de renverser l'Action des Intestins, & toute l'harmonie du Bas Ventre.

MAIS,

MAIS, sans nous amuser à des spéculations plus subtiles qu'utiles, avançons, & que le flambeau d'une saine Théorie éclaire tous nos pas.

QUELQUE subtile & Volatile que soit la Bile Dyssentérique, ses plus petites particules sont composées d'huile-rance & fétide, & de principes salins, ignés, alcalescens, formant ensemble par leur mélange intime une sorte d'Amalgame Arsenical, qui par sa ténacité visqueuse reste colé aux parois Intestinales, qu'il brule, pique & déchire. Comment des Nerfs aussi exquis & en aussi grand nombre ne sentiroient-ils pas un Million de pointes aiguës, qui les divisent? De là ces douleurs fixes ou errantes, & bien dignes par leur vivacité des parties souffrantes: Car à qui appartient-il, si ce n'est aux Intestins, où se trouvent tant de *Plexus*, ou d'entrelacemens nerveux, de se distinguer par un sentiment exquis? A quelle déplorable extrémité le Corps & l'ame sont souvent réduits par un seul vent, qui agit avec toute son Elasticité contre ses Barrières!

DE là encore tant d'autres effets de  
l'A-

l'Action de la Bile dépravée; ce suintement de Sang mêlé aux felles; ce raffinement douloureux du mucus; plus douloureux du velouté, lequel tient par des filets nerveux & vasculeux aux Membranes, qui sont dessous, se détache, se dépouille, s'enleve peu à peu de haut en bas, à un tel point, que je l'ai vu souvent, (non sans gémir, non sans déplorer le sort de l'humanité,) pendre, de la manière la plus pitoyable, d'environ la longueur d'un tiers d'aune de France au derrière de ces Malheureux.

Tout ce qu'ils demandoient avec le plus d'instance, c'étoit qu'on leur coupât *ces espèces de chair*, comme parle Hippocrate, qui les incommodoient si fort, & que d'ignorans Chirurgiens prénoient pour le Rectum même, parce que cette Membrane fine, gonflée de fucs, *intestinum mentiebatur*, pour imiter une heureuse expression de Martial. On coupoit en effet ce Velouté le plus près de l'Anus qu'il étoit possible, & c'étoit, hélas! le dernier service qu'on leur rendoit; comme on en peut aisément juger.

A mesure que l'Humeur corrosive descend, tant par son propre poids, que par l'Action des Intestins, les tranchées & toutes les Matières, qu'elles détachent, descendent avec elles.

Vous voudrez savoir, qu'elle est la composition des Selles; Elles sont composées d'excrémens, de fucs muqueux, de morceaux de velouté, de Sang rarement pur, que je n'ai jamais vû tel, entant que tiré par une Humeur Difentérique; de Matières vermineuses, de petits vers, de pus enfin, qui annonce une suppuration mortelle. Toutes ces matières confondües entr'elles, forment un mélange liquide excrémental plus ou moins clair, dont la couleur, l'odeur, la consistance varient à l'infini, suivant cependant toujours l'état, ou les degrés de la maladie.

Plus les Tranchées sont vives, longues, plus sur tout le Ténésme est violent; plus les selles sont fatigantes & douloureuses. Tels sont les effets, telle est la dissipation d'Esprits, qui s'ensuit, qu'il n'est pas surprenant que les forces soient si vite épuisées.

MAIS quelle est cette irritation singulière.

gulière des Nerfs du *Rectum*, qui consume la Machine en vains efforts, souvent pour un rien, pour un grain de velouté, ou même de *mucus*, & qui trompant la Volonté, toujours dupe des Mouvemens les plus illusoires, la persuade que le Corps, le plus vuide, est réellement plein, & qu'il en va sortir, comme on le désire, une grande quantité d'ordures ? Pourquoi les autres Tranchées, celles qui résident ailleurs, & tranchent aussi le sentiment, ne s'en joient-elles point de la même manière ? Voilà ce que les Névrologues, & tous nos fureteurs de Nerfs ne découvriront jamais.

JE ne demande point la raison des autres effets du Ténésme. Le mal parvenu enfin, & fixé à sa dernière retraite, le *Rectum* sans cesse & fortement irrité, est forcé de s'allonger, de faire une fortie, & les Malades de se le remettre souvent en place avec les doigts.

JE ne m'inquiète pas plus de celle du Priapisme. La connoissance Anatomique de la Partie, celle de la nature mordante des Sucs infects, topiquement

ment appliqués à l'Anus , qui en est pénétré , tout prouve , que cette violente & facheuse érection vient de l'irritation du petit Muscle , connu par les Anatomistes , qui part de la surface interne du sphinctre l'Anus , & va s'insérer au bulbe de l'Urèthre : par quelle Cause en effet qu'il soit titillé , comme certains impuissans le savent par expérience , il affermit & rend durable un trop court ou trop foible Phénomène d'Amour.

Pourquoi tant de Nerfs , qui forment ça & là dans la Capacité du Bas Ventre des entrelacemens , semblables à ceux des cordes d'un Mât de Vaifseau ; spasmodiquement irrités , ne produiroient-ils pas , comme dans la Néphrétique , cette douloureuse rétraction des Testicules , que je ne vois pas qu'on ait observée avant moi dans la Dyssenterie ?

PAR la même Sympathie encore , ( car je laisse là celle , qui produit les Nausées & les Vomissemens , Symptômes communs aussi à la Néphrétique , ) le Ténesme passe facilement des Selles aux Urines. Tantôt elles se suppriment



ment tout-à-fait, tantôt elles coulent goutte à goutte, avec une douleur, qui imite celle du Calcul, non des Reins, mais de la Vessie, en se faisant vivement sentir au bout du Gland, à la faveur de la continuité des Membranes.

APRÈS tant de misères & de calamités dans le vivant, ne devois-jē pas m'attendre à voir dans le mort tout ce que j'ai décrit, & que les vestiges de la Maladie m'offriroient dans la plus faible image, comme les ruines & les cendres d'un Palais brulé ?

L'EMBARRAS est de savoir pourquoi l'Incendie a semblé respecter le Toit de l'Edifice, je veux dire, la première moitié du Canal. Foible embarras cependant, pour peu qu'on veuille considérer, que l'Humeur Dyssentérique ne fait que glisser depuis le *Duodenum*, jusqu'à la Valvule, qui fait la distinction Anatomique, & comme la Séparation du Canal Intestinal ; que c'est là qu'elle s'arrête, séjourne, & que commence visiblement la Tragedie.

MAIS aiant une fois passé cette Barrière,

rière, les Intestins s'élargissent ; & la Cause maligne plus à l'aise, poussée en embas par un mouvement plus foible, presque en Stagnation, y fait son nid & ses ravages, d'autant plus, que la Bile, qui vient du foye, se joint à celle dont le Sang se dépure, comme de toutes ses autres parties Hétérogènes, dans ce Cloaque.

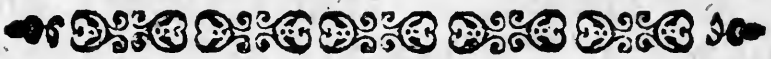
CELA posé, quelque Phlogistique que paroisse la rougeur légère, dont j'ai fait mention, elle n'en impose qu'à ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux. C'est une inflammation, si l'on veut, mais qui est l'effet, & non la Cause de la Maladie. Tant & de si vives irritations Topiques & autres de la Tunique Nerveuse, & des Filets de Nerfs, qui entourent & composent en partie les Vaisseaux Sanguins, peuvent bien tellement y étrangler la Circulation, qu'il s'y fasse, comme dit M<sup>r</sup>. Boerhaave, des Erreurs de lieu, *errores loci*. Faute encore de pouvoir passer dans les Tuïaux sans nombre, bouchés & détruits, le sang revenant sur ses pas, engorgera les parties vivantes; & de toutes ces façons, les Intestins

testins grêles, sans être le Siège de la Dyssenterie, pourront cependant participer à quelque rougeur, moins forte, à la Verité, que celle de la Plèvre des Pleurétiques, & seulement d'une teinte plus foncée & plus vive que la Naturelle.

CE Phénomène ainsi expliqué, on n'en peut légitimement conclure, que le mal attaque indifféremment tout le Canal; encore moins, qu'il vienne toujours d'inflammation, comme l'eût crié ce savant Déclamateur Mr. Hequet, à la vûë de l'état mal interprété du Cadavre. D'ailleurs la plûpart des Dyssenteries sont sans Fièvre; donc sans inflammation, du moins de la Nature de celles que nous connoissons. Presque toutes les inflammations d'entrailles sont aussi sans Dyssenterie, (& *vicissim*) parce que le sang le plus Phlogistiquement condensé en un Canal bouché, est rarement assés acre pour le ronger; encore ne regarderois-je l'effet de cette Corrosion, que comme une espèce d'Hémorragie, qui donne un sang pur.

TELS sont les principaux Symptômes

mes de la Dyssenterie encore mobile & dans les premières voies, avec les raisons, qui peuvent en faciliter l'intelligence beaucoup mieux, si trop de confiance ne m'abuse, qu'on n'a fait jusqu'à présent.



*Nouveau Théâtre, nouvelles  
Scènes.*

**L**ORSQU'ON n'a pas profité de la Mobilité de la Cause Morbifique, pour l'emporter & la chasser hors du Corps, & qu'on lui a donné, ou le tems, ou la facilité de passer dans le Sang, elle y produit des accidens plus facheux que les premiers, & qui sont les Signes ou les Symptômes de l'Humeur Dyssentérique, transportée dans les secondes voies.

QUAND on considère l'extrême porosité d'un Canal aussi spongieux, duquel les Lavemens & la nourriture, donnée sous cette forme, passent quelquefois tout entiers dans le Sang, porosité  
prou-

prouvée par tant d'autres Expériences Anatomiques, on conçoit clairement qu'une Humeur Contagieuse peut y pénétrer facilement, si on ne se dépêche de l'expulser.

OR le Principe malin entré dans le Sang, y fait naître des maux divers, tous dépendans de la différente nature des parties, sur lesquelles il se jette & se fixe; si elles sont solides; ou avec lesquelles il coule, si elles sont fluides. On aura, par exemple, la Fièvre, la Bile étant mêlée, ou remêlée au Sang; car celle même qui l'avoit quitté, pour se jeter & se déposer sur les Intestins, les quitte à son tour, pour revenir au grand Courant, par une sorte de Circulation facheuse. Portée à l'Estomac, qu'elle pique & brûle, comme un tison de feu, elle y produit ce cruel Symptôme, qu'on nomme *Cardialgie*, & des Douleurs d'autant plus vives, que le *Plexus* Stomachique est fort abondant en Nerfs, & plus tendu que celui d'aucun viscère. Tant d'autres Plexus irrités par une Dyssenterie errante, causeront dans l'homme, comme dans la Femme, ce qu'on appelle

B vul-

vulgairement des *Vapeurs*, lesquelles consistent dans cette irrégulière agitation d'esprits, qui se jouent de tant de manières de notre pauvre Imagination.

SI les Miasmes Vénéneux se transportent aux oreilles, ils produisent la surdité, Symptôme aussi peu à craindre ici, que dans les Fièvres, où il se montre si souvent aux Praticiens, qui en ont bon augure, persuadés que la Masse du Sang est d'autant plus débarrassée. Si c'est au Poumon que le mal s'est fixé, l'Hémoptisie paroît, vraie Dyssenterie, qui n'a fait que changer de viscère.

L'HIDROPISIE du bas Ventre nommée *Ascite*, des Abscès, diverses Tumeurs aux Côtes, aux Viscères, aux Articulations; la Paralyse de tel ou tel Membre, diverses Douleurs vives, Rheumatiques, aux Testicules, au Coccix, au milieu des Membres, à la Plante des piés, sur lesquels les Convalescens ont autant de peine à s'appuyer, que s'ils relévoient de la petite Vérole; des furuncles, des dartres, cent sortes de pustules cutanées, dont tout le Corps & le Visage même insup-  
por-

portablement démangé, se trouvent couverts, (à moins que la matière pompée n'ait été consumée par une Fièvre avantageuse, ou n'ait coulé par les Sueurs, par les Urines &c.) telle est la formidable queue de cette insidieuse maladie, suite nécessaire du reflux de la Bile Dyssentérique, de la Dissolution du Sang qu'elle produit, des Sucs qu'elle arrête, fait croupir, suppurer de la manière dont elle s'accroche, avec son alliage de Transpiration à la peau qu'elle élève, ronge &c.; Telles sont les Scènes de ce nouveau Théâtre; Scènes d'autant plus terribles, qu'il est plus vivant, plus animé, & annonce par-là au Parterre connoisseur, tout ce qu'il doit craindre du denouement de la Pièce.

SI tels sont les Effets de la Dyssenterie rentrée dans les Vaisseaux, vous voyez d'avance, combien il est dangereux d'arrêter ce Mal, & que c'est le faire rentrer en dedans, au lieu de le chasser dehors. Il ne faut pas même l'abandonner à son Cours. La Nature n'a pas toujours la force de se dégager elle-même de ses Liens; au contraire

une fois prise, souvent elle s'y embarrasse de plus en plus, se consume & meurt en de vains efforts.

Lors que la Bile changée en espèce d'Arsenic, ou de Cantharides, enfonce les pointes de ses fels corrompus jusqu'au vif des Entrailles ; que fait la Nature ? ce que fait une montre bien montée ; celle-ci marque les heures sans le savoir ; l'autre, non moins aveugle, mais si heureuse, si bien guidée pour l'ordinaire dans son aveuglement, qu'elle a mérité le nom de Sage, se sert de la force que tous les Corps animés ont en partage, pour secouer le Joug de ses adhérences bilieuses, & tâcher de se délivrer, de se séparer de cette poix caustique qui la fait souffrir : force innée, la seule qu'elle ait, mais qui n'est pas, à beaucoup près, toujours suffisante, pour mettre les Nerfs à l'abri de tant de piqueures & d'instrumens tranchans ; mouvement automatique, vainement nié par les *Stabliens*, aussi prompt, aussi vif que le sentiment même, qu'il fuit de près, comme pour voler à son secours.

CE mouvement donc, qui se montre



tre par-tout dans L'Oeconomie Animale, est le premier Médecin de la Nature: c'est lui qui détache l'Humeur acre & gluante colée aux Intestins; Et comme cela ne se fait point sans douleur, de là naît le premier sentiment de tranchées sourdes, qui suit la dilacération des Fibres; & comme on fait descendre un poids au moïen de cordes & de poulies, cette Force naturelle tirant de fibres en fibres, celles des Viscères, y produit une irritation, un ébranlement, qui suppose un redoublement d'occillation & de contraction dans les Solides. Or on sent que ce surplus de mouvement attirant, proportionnellement à son degré de force, ou de vivacité, une source d'Humeurs, plus ou moins abondante, augmente ainsi considérablement les Sécrétions qui se font dans toute l'étendue du canal intestinal; Sécrétions que le relachement ou la laxité naturelle du tissu fibreux & glanduleux augmente encore.

Telle est la Cause la plus fréquente du *Cholera*, de la *Dyssenterie* & de la *Diarrée Biliéuse*. Par-tout la Nature suit les mêmes Loix, dès qu'elle est

bleffée par quelque Corps étranger ; cela se voit dans l'Oeil , dans l'Urèthre &c. ; Les Liquides qu'elle fait couler par le Mécanisme que je viens de donner , deviennent le Véhicule de l'Humour , qu'ils ne portent , ne balaiënt , n'entraînent , qu'après l'avoir délaïée & adoucie.

CETTE conduite de la Machine , ne nous montre-t-elle pas évidemment celle que nous devons tenir ? La Nature servant ainsi de guide à l'Art , ne semble-t-elle pas crier à haute Voix : voyez ce que je fais , & comme je m'y prends ; Médecins imitez-moi : Il n'y a pas un moment à perdre ; La Vraïe Prudence est ici d'être vif. *Periculum est in Mordâ.*

Ouï certes , Il faut couper l'arbre par la racine , si l'on veut l'empêcher de pousser tant de funestes branches ; si on veut parer , ou obvier à cette Légion de Maux dont un seul est la Cause.

MAINTENANT comment peut-on le mieux aider la Nature à faire cette grande Opération ? par l'Emétique , plus capable qu'aucun autre Purgatif ,  
de

(1) Dans les Œuvres de Médecin

le Roi de France écrivit son avis  
et danger, etc. — "

de détacher & d'enlever l'espèce de colle arsénicale dont il s'agit.

Quoi l'Emétique ! un remède si violent dans un mal si violent lui-même ? une préparation chymique, si tranchante, dans des Viscères tranchés, déchirés par la Bile, comme par tous les Venins Corrosifs !

DISCOURS frivoles, préjugés que l'Expérience détruit ! si les Médecins les plus Zélés pour les progrès de l'Art, se préviennent contre les meilleurs Médicaments, ou parce qu'ils n'osent les employer, ou parce que le Public les redoute, il faut un Siècle à la Médecine pour faire un pas. Triste Réflexion, parce qu'elle est vraie !

IL ne l'est point violent, l'Emétique ; Il ne s'attache, ne se prend, ne s'incorpore point aux Matières gluantes, comme font avec danger nos Résines purgatives, & il détache & expulse à souhait le Poison corrosif. Point de superpurgation ; rien de fâcheux ; Nulles suites à craindre après l'usage de cette Poudre Soluble. Elle frappe, frappe un seul coup ; la Machine le sent ; (non toujours) & c'est fait. C'est

une piqueure d'aiguille, ou d'épingle, qui préserve de cent mille dards ; c'est un coup d'éperon qui sauve un Cavalier de l'Ennemi ; & la plaie aussi-tot faite, aussi-tot guérie, sur-tout par le prudent usage de l'Opium.

Quel mal d'ailleurs, quand on seroit un peu tranché ? quand on vomiroit ? les heureuses secouffes du Vomissement emportent tous les jours de Points assés vifs, tant dans la Pleurésie, que dans la Dyssenterie &c. Plus les tranchées sont vives, plus le sentiment est aigu ; plus il en résulte de Vivacité dans cette manœuvre sourde, par laquelle on a prouvé, que la Nature cherche à se débarrasser, & se débarrasse en effet si souvent sans le secours de l'Art, du fardeau qui l'opprime. Le rongement que l'Emétique produit en des Entrailles délicates, n'est donc point d'un sinistre présage, si le Sang ne le suit pas : au contraire, ce n'est qu'un petit mal, pour un grand bien, puisqu'il marque un décolement, qui ne peut se faire sans quelque douleur.

COMPARERA-T-ON à présent les plus petits désavantages, une causticité,

té, un rongement momentané, quand même il tireroit quelques gouttes de Sang de plus que n'eût fait la Cause de la Maladie, aux plus grands avantages, qui resultent de l'action qui a produit cet effet peu facheux ? Des terreurs paniques doivent-elles contrebalancer la certitude où je suis de la merveilleuse utilité du Tartre Stibié, parce que ce remède est suspect au Peuple, qui n'est point en état d'en juger, & aux Médecins qui ne l'ont point éprouvé ?

IL est effectivement un Art connu de faire prendre l'Emétique, en autant d'eau, & en si petite Dose, que la maladie, l'âge, & le tempéramment l'exigent. Lorsqu'on n'a point de Tartre Stibié, séché au four, (car alors il ne fait point vomir, & convient par conséquent à ceux qui ne peuvent vomir sans de trop violens efforts) l'Emétique ordinaire, beaucoup délayé, & comme noyé dans un grand lavage, où il est parfaitement dissous, produit communément le même effet. Rarement fait-il vomir ainsi préparé; il enfile la voie des felles avec tant de dou-

B 5

ceur,

ceur, qu'on ne sent guères plus, pour l'ordinaire, sa manière d'opérer, quelque considérable qu'elle soit, que celle du *Sel de Seignette*.

Pour moi, qui ai si souvent usé de ce remède, je trouve que la Rubarbe, qui purge infiniment moins, échauffe davantage. Tant il est vrai, que l'É-métique réunit tout à la fois la vertu d'un grand Purgatif, avec, pour ainsi dire, l'innocence d'un Minoratif. Et voilà pourquoi, je l'ajoute pour faire voir l'aveuglement de ceux qui détestent les remèdes chymiques, & les grandes obligations que nous avons à la Chymie: Voilà pourquoi ce remède est employé avec succès, non seulement dans la Dyssenterie, mais dans la petite Vérole, dans les Fièvres putrides, dans la Diarrée &c. où il agit en évacuant, comme en secouant, dans toutes les Maladies Soporeuses qui en exigent une plus forte dose. L'Âme, pour le dire en passant, semble-t-elle éteinte? tout le sentiment de cette surprenante Machine du Cerveau, est-il suffoqué, ou enseveli dans des Tuyaux farcis de Sang sous un monceau de moël-

moëlle affaïffée? Que fait l'Emétique: Il renverse l'Estomac, donne un branle considérable à toutes les Parties Correspondantes. Les Liqueurs croupies marchent, & l'Esprit avec elles. Quelle admirable Puissance de la Médecine! C'est la Reine des Scïences.

MAIS pour ne point m'écarter dans un Sujet si fécond, contentons nous de quelques Réflexions qui appuyent solidement le point le plus essentiel de ma Pratique; & qu'on voye de plus en plus, que nous ne voguons point au hazard sur la Mer Hippocratique. C'est toujours le hazard en effet qui dirige le meilleur Praticien, quand il n'est point éclairé par la Théorie. Sydenham, qui s'en est passé, n'eût point, avec elle, fait tant de faux pas; Et la Vérité lui eût fait plus d'honneur.

CONSERVER ce qui se trouve dans les premières voies, c'est craindre d'enlever au feu qui va consumer les Viscères, les Alimens qui ne peuvent que l'entretenir & l'augmenter.

VOULOIR corriger la Maladie par quelque prétendu Spécifique, projet impossible, promesse de Charlatan!

Le Seul spécifique d'un homme au fait de sa Profession, c'est la Méthode. C'est la Cause, & non les Effets, qu'il faut attaquer. Suspendre, arrêter brusquement ce que la Nature fait si sagement couler, c'est la prendre à contresens ; c'est être de ces Médecins Vulgaires, qui ne semblent se piquer de la suivre, que lorsqu'elle est dans le mauvais chemin.

LES Astringens ayant formé une espèce de Digue, qui empêche ces eaux salutaires de s'étendre librement au loin, & de charier avec elles le Venin délayé, il ne l'est point ; en conséquence, il ne peut être détaché des lieux de son adhérence, que leur affluence eût en partie détruite. Bien pis ; ce que les eaux détrempent sous la croute des astringens, entre plus facilement par les Veines lactées & par tant d'autres voyes dans le Sang ; & plus la glüe Dyssentérique reste colée aux parois intestinales, plus le loup, comme on dit, a de disposition à s'enfermer dans la Bergerie.

Il est évident que les parties les plus déliées, les plus mobiles de cette  
glu-



glutinosité empoisonnée, s'étant insinuées dans les Veines, soit pour avoir négligé de la délayer, de la ratifier; soit pour avoir, qui plus est, tenu une conduite capable de la faire rétrogarder; on verra s'élever tous les orages dont j'ai fait le détail, & qui m'enhardissent à dire que cette diverse Métastase de la Dyssenterie, est comme *la Boëte* d'où sortent tous les Maux, suivant la fiction des Poëtes.

SI tels sont les ravages de ce venin dans le Sang; qu'ils nous font vivement regretter sa présence dans les premières voyes, parce que les blessures qu'il y fait, sont beaucoup plus à la portée des secours, cette-seule Vérité ne nous éclaire-t-elle pas sur toutes les autres? N'est-il pas clair, que tout l'Art consiste à chasser le mal par le plus court chemin? Qui doute, qu'il ne faille d'autant plus évacuer, qu'il y a plus d'humeurs Dyssentériques, & que le Sujet est bilieux, & sur-tout crapuleux.

LA même Pratique est aussi absolument nécessaire dans les Dyssenteries, d'une qualité entièrement opposée à

celle dont j'ai prétendu parler jusqu'à présent, c'est-à-dire, dans celles où domine l'acescence, & dont la contagion est bannie; raison pour laquelle on les appelle *Solitaires*. En l'une & l'autre espèce, il faut purger, sans balancer, & d'autant plus vigoureusement, qu'on a le Corps rempli de fruits, de lait, (coagulé par quelque acide dans les Entrailles,) d'huitres, de viandes, principalement salées, de poisson, de légumes, & en un mot de crapule, soit acescente, soit putrescente. Or quel autre remède que l'Emétique peut mieux chasser & emporter comme d'emblée cet amas de Matières amoncélées; restes indigestes d'alimens aigris, rances, ou pourris, dont l'énorme quantité engoûe & farcit toute l'étenduë des gros Intestins.

Ce gourmand de profession a dans le Ventre tout ce qu'il a mangé depuis huit jours; & que n'a-t-il pas mangé? cependant, Médecin, vous ne voulez point purger; pour moi, je ne respecte pas plus ce tonneau d'Ordures, que vôtre honteuse ignorance. Quoi! vous ne voïez pas que se mêlant peu à peu  
aux

aux Matières que l'Humeur Dyssentérique , quelle qu'elle soit , a déjà infectées , tout ce vaste cloaque s'infectera tout entier lui-même , comme un grand tas de pommes se corrompt par une seule pomme pourrie ? & alors ce n'est plus un monstre ordinaire que vous avez à combattre , c'est un Hydre , qui demande un Hercule en Médecine ; & en est-il ?

L'EMÈTIQUE donc , voilà la masse dont il faut s'armer , avant qu'une seule tête en ait produit tant d'autres. Il est en effet si puissant en certaines dispositions du Corps , qu'à la plus petite dose , ( $\frac{1}{4}$  de grain fort délayé) donnée à un Seigneur fort crapuleux , je l'ai vû vider , à la fois , & tout un baril d'ordures , & toute la matière morbifique , qui avoit fait venir beaucoup de Sang , de sorte qu'au bout de 24 heures tout le mal rongeur disparut pour jamais. Par rapport à l'état actuel & futur , on peut donc regarder l'Emétique , comme une Médecine *Térapeutique & Prophylactique*.

QUE peut opposer à cela Degnerus ? que peuvent objecter tous les  
Mé-

Médecins d'un sentiment contraire ? car c'est principalement dans les Dysenteries mêmes de ce Docteur de Nîmègue, que le Tartre Stibié remporte aisément la Palme sur tous les autres remèdes ; c'est précisément dans celles, qui sont vraiment Bilieuses & Epidémiques, qu'il se distingue le plus, & se montre même absolument nécessaire. Le défaut d'expérience à cet égard, (car la prévention de Degnerus contre l'Emétique, l'a empêché de l'essayer) la timidité de tant d'autres, trop honorée du nom de Prudence (puisqu'elle vient le plus souvent de ce qu'on n'ose s'éloigner du chemin frayé, ou de la méthode favorite de chaque País :) de si foibles raisons l'emporteront-elles sur les plus fortes & les plus concluantes ? sur tant d'observations & d'expériences, toujours les mêmes en divers lieux, sur une heureuse hardiesse, justifiée par des Succès sans nombre ?

IL est si nécessaire de purger fortement, au lieu de *purgéter* ; Il est si essentiel de commencer par là le traitement, que, si on ne l'a pas fait, dès qu'on a pû & dû le faire, il faut ce-  
pen-

pendant toujours en venir là, en quelque tems de la Maladie que ce soit, pourvû que les solides ne soient point encore entamés; car il est des cas désespérés, où l'on n'agit pas seulement en pure perte, on profane le Remède, & on deshonne le Médecin.

A plus forte raison faut-il se hâter de mettre en Oeuvre les plus grands Séjours, si l'on a eu affaire à un Médecin assés mal-adroit pour donner le *Diascordium* & autres dangereuses drogues, sous prétexte de resserrer des Fibres trop laches, & de fermer des Vaisseaux ouverts.

MAIS lorsque le Mal a déjà duré un certain tems, toute l'étendue de son Siège, ou du Canal qu'il parcourt, étant arrosée & infiltrée d'une prodigieuse quantité de Sucs plus rongeurs & plus gangréneux que jamais; qui le croiroit? (& c'est à l'éloge de l'Emétique promptement employé que je l'ajoute) ce remède m'a paru insuffisant pour couper pié aux funestes progrès de la Maladie.

A quel plus puissant purgatif avoir donc recours, dans ces opiniâtres Dyssenteries.

fenteries, qui menacent de gangrène? Au Verre d'Antimoine? Je l'ai plusieurs fois donné à la dose d'un quart de grain dans de la Cire, faisant boire par dessus des liquides capables d'empâter ou d'émousser les pointes corrosives de ce verre, tels que l'eau de Ris, l'eau de pattes de Poulardes, l'eau de Pariétaire avec de l'huile d'Amandes douces, du Syrop violat, du Suif fondu, qu'on donne aux Pauvres, pour appaiser les simples tranchées de la Dyssenterie, tant par la bouche, qu'en lavement.

RIEN de plus efficace que cette dernière préparation chymique: J'ai vû fréquemment le ventre le plus dur, le plus tendu, le plus douloureux, se détendre & s'amollir par son Opération: les Malades charmés sembloient se le manier, comme s'il n'eût plus fait partie de leur Corps, tant il étoit insensible. Les tranchées se calment, les Selles se modèrent; souvent les unes & les autres dispaçoissent presque sur le champ sans retour & sans suite: ce qui prouve, qu'il vaut mieux tard que jamais attaquer un puissant Ennemi avec les plus fortes armes.

QUAND

QUAND la Cause est emportée, les Effets cessent aussi impunément que nécessairement. Combien de Soldats qui alloient vraisemblablement périr, ont été, des portes de la Mort, rappelés à la Vie, par l'heureuse Opération d'un remède, que j'essayai d'abord par désespoir.

CEPENDANT comme ce n'est point ici un de ces cas, où le Médecin puisse ni doive rien céder aux préjugés, ou aux répugnances du Malade; ne faifissions point d'une main foible des momens aussi précieux que les premiers: Ils ne peuvent ni se rappeler, ni toujours se réparer: Plus l'occasion passe vite, *Occasio præceps*, plus il est téméraire de se flatter de réussir, quand d'abord coupable de négligence, on n'a pas fait valoir les plus grandes ressources de l'Art.

J'AI remarqué que moins on a été purgé dans le cours de la Maladie, soit naturellement, soit artificiellement, plus ce *Verre* est indiqué, plus il purge, (rarement fait-il vomir,) & par là fait de miracles. Cette préparation d'Antimoine m'a paru absolument néces-

cessaire pour redresser , autant qu'il est possible , les torts punissables de ces Médecins , que j'ose appeller *Astringens* , du nom de leurs détestables remèdes. Il y a moins à compter sur ce Médicament , lorsque malgré le prompt usage , & même réitéré , s'il le faut , de l'Emétique , les choses vont cependant de mal en pis ; quoiqu'au fond ce qui peut le plus efficacement écarter une gangrène prochaine , dont menace un Mal rebelle , ne doive jamais être dédaigné. La gangrène une fois formée , le meilleur Médecin , & le meilleur Quinquina sont inutiles.

VOILÀ la Cure essentielle de toutes les Dyssenteries humides , dans lesquelles les selles démontrent , qu'il y a des Humeurs à évacuer. Quelle que soit la nature de ces Humeurs , cette méthode est préférable à toutes les autres. Qu'importe la qualité du Poison , s'il est prouvé qu'il faut vîte s'en délivrer , & qu'il ne doit rester aucun prétexte de négliger l'Emétique ? Cette Doctrinne comprend non seulement les Epidémies Bilieuses , Alcalines , Putrides , & d'une puanteur Contagieuse ,  
(con-



(contre laquelle il n'est point de Vinaigre assés fort, tant pour le Médecin qui s'en lave, que pour le Malade qui en boit;) elle regarde aussi les Dyssenteries Solitaires; soit Biliéuses, quoique d'une Bile plus douce, & non contagieuse; soit encore produites par des Matières disposées à s'aigrir, ou à se putréfier.

Je vais dire plus, sans craindre qu'on m'accuse d'exagerer la vertu de l'Émétique; elle seroit en effet trop bornée, à ces Dyssenteries, dont la Cause matérielle est, ou si ténace, ou si abondante, que le Simple délaïement ne pût suffire pour l'éteindre; elle s'étend jusques à ces Maladies du même genre, qui n'étant, ni ce qu'on appelle sèches, ou sans Humeurs, ni inflammatoires, proprement parlant, ne semblent pourtant pas tout-à-fait exemptes de Disposition Phlogistique.

ON reconnoit cette espèce à une Douleur fixe, poignante, vive, mais non atroce, comme dans les Dyssenteries vraiment inflammatoires; les selles montrent du Sang, ou tout-à-fait pur, suivant quelques Auteurs, ou mêlé de quel-

quelques matières, non semblables, ni aux Raclures de Boyaux, ni à de la Lavûre de Chair, mais à une mucosité picéeuse, ou goudronneuse, dont l'exécration n'empêche pas les Douleurs de continuer avec beaucoup de vivacité. Comme ces Matières constituent la Dyssenterie, & sont la Cause qui ronge les Entrailles, il est certain qu'il n'y en reste toujours que trop pour leur repos.

CRAIGNONS le point fixe, beaucoup plus que les tranchées ordinaires; car quoique la Fièvre ne paroisse point encore, il marque la disposition inflammatoire qui caractérise la Dyssenterie du même Genre: Mais songeons en même tems qu'ordinairement plus on va à la garde robe, moins on rend de Sang, & plus de Dyssenterie.

QUE la Douleur ne se taise donc point sans de bonnes raisons, qu'elle ne cède qu'au Sang versé, d'une main, plutôt prodigue, qu'avare; & à la Méthode Antiphlogistique, & même, s'il est besoin, Antiseptique. Si elle vient tout à coup & d'elle même à cesser, tandis que le pauvre Malade se réjouit  
avec

avec l'ignorant qui l'affaîne, en criant, Victoire; la gangrène & la mort sont déjà dans les Viscères. Mais en même tems ne négligeons jamais la voie des Selles; car non seulement le Sang arrêté & condensé dans quelques Vaisseaux intestinaux, peut facilement ronger ces tuyaux douloureusement tendus, amincis, & conséquemment sur lesquels la brulante acrimonie de ce Sang croupi peut facilement mordre d'un côté; mais de l'autre, une Bile résineuse presque toujours de moitié, dans l'affaire, pique, blesse, ouvre les Intestins.

TELLES sont les deux Causes qu'il faut combattre dans les Dyssenteries humides & inflammatoires, quelque peu qu'elles soient l'un & l'autre.

DE là nait 1<sup>mo</sup>. la nécessité de faire autant de Saignées qu'il en faut pour résoudre, ou dégager l'inflammation, soit formée, soit prête à se former 2<sup>do</sup>. Celle d'évacuer, non par des résines, dont le danger a été insinué ci-devant, non par des Minoratifs, connus pour insuffisans, mais je le repète, par l'Emétique.

ON se récrieroit encore ici vainement;

ment; le Tartre Stibié enhardi, si j'ose m'exprimer ainsi, par les détentes, ou les relachemens que la Saignée produit, passe mieux, agit de concert avec elles, & les seconde merveilleusement. Il expulse l'Humeur qui mine l'Intestin, d'autant plus impunément que la Veine ouverte a déjà donné du jour à la Circulation, & lieu à la détente dont je viens de parler.

L'EMÈTIQUE n'est donc jamais employé dans ces soupçons de légère phlogose, avec plus de prudence & moins de peril, que lorsqu'au moins une Saignée l'a précédé.

CEPENDANT si on est fondé à soupçonner quelque amas de crapule, dans les premières voyes, j'ose avancer que le mieux seroit de commencer par purger: & supposé qu'on se trompât, il est facile de se redresser, en venant promptement à la Saignée. La difficulté du passage de l'Emétique; les violens efforts qu'il fait faire; les Douleurs qu'il augmente, tout éclaire aisément cette erreur, d'ailleurs peu dangereuse par la manière, dont on donne aujourd'hui l'Emétique.

A dire vrai, on est quelque-fois fort embarrassé, tant les signes sont obscurs, auquel on doit d'abord donner la préférence, ou de l'Emétique, ou de la Saignée. Le meilleur Médecin, comme le meilleur Philosophe n'est pas toujours le moins incertain. Ce que le Malade raconte des repas qu'il a faits; ce que le Médecin lui aura vû manger lui-même depuis quelques jours, la plénitude apparente d'un ventre constipé, gonflé de Vents, spasmodiquement tendu, tout séduit quelque-fois le tact le plus attentif & le plus fin: j'avoüe que j'ai vû des cas, où j'aurois voulu avoir commencé par la Saignée, & d'autres, par la Purgation. J'en dois ajouter un autre, qui fait ici une Observation importante; c'est que j'ai une fois donné l'Emétique, quoiqu'il y eût quelque disposition inflammatoire, & presque nulle crapule, comme je m'en étois, sur la confession du Malade, faussement persuadé: & cependant les Douleurs parurent sur le champ se moderer, & la Matière Dyssenterique, qui vint à la garde-robe, mieux détachée que par aucun minoratif, diminua tellement la

fréquence des Selles & la vivacité des tranchées, qu'au moien de quelques Boissons détersives, antiseptiques & antiphlogistiques, telles que l'eau commune, la limonade, le petit lait, sans lavement, sans bouillon, la curation fut heureuse en peu de jours. - Ainsi l'Emétique fort détrempe n'est rien moins que redoutable, dans les circonstances mêmes, où il m'eût fait toujours trembler, si cette méprise ne m'eût rassuré. N'est-ce pas de la même manière qu'on a découvert l'utilité de la Saignée, pour faire sortir la Rougeole, la petite Verole &c. ; lorsqu'on l'a faite dans des maladies qu'on imaginoit tout autres que celles-là ? Quel Triomphe pour l'Emétique !

JOIGNONS les avantages de la Saignée à ceux de notre remède favori. Elle fait plus vîte éclore la Fièvre, que le point fixe annonce, & qui se couve comme sous les cendres du mal Phlogistique.

UN Point douloureux, sans Fièvre, est souvent plus à craindre, seul, qu'avec elle. En général la Saignée accélérant ce mouvement excessif des Liqueurs, est

## SUR LA DYSSENTERIE. 51

est donc en foi, pour cette raison même, avantageuse & salutaire.

RAPPELONS-NOUS que la brusque disparition de la Douleur, est un signe de gangrène, parce que cette espèce de Désertion ne vient pas, comme dans les Points vifs bien guéris, d'une heureuse résolution du Sang rentré dans ses tuyaux; mais d'une rétrogression spontanée de toutes les Liqueurs vitales, qui ont abandonné la partie souffrante.

N'EST-IL pas vrai, que lorsqu'il n'y a point de Fièvre, ce reflux total est plus dangereux, que lorsqu'il y en a? n'est-il pas évident que cet abandon des Forces de la vie doit être alors plus ordinaire?

LORSQUE la Douleur est prête à s'éclipser par le défaut de ces forces vitales, elle est conservée soigneusement par la Fièvre avec la vie de la partie, graces au Sang & à la chaleur qu'elle y porte, choses précieuses, que la partie affectée étoit sur le point de perdre.

ORDINAIREMENT, une partie de l'embarras inflammatoire se lève par la

Saignée , avec une partie de la douleur , qui de forte & d'insupportable qu'elle étoit , devient plus tolérable & plus modérée. Cette Soustraction de la Cause & de son Effet , excite la Fièvre ; parce que le vuide produit dans les Vaisseaux , doit être nécessairement rempli par la nouvelle progression des Liquides , dont le cours est augmenté : mais ce mouvement nouveau dans la Masse du Sang doit diminuër encore la Douleur , si tel est le vuide des Vaisseaux , qui étoient bouchés il n'y a qu'un moment , qu'il puisse faire marcher & entraîner avec lui plus ou moins de la Matière qui fait l'Obstruction : & pour que la Fièvre chasse même la Douleur sans retour , il suffit qu'elle vienne à bout de mettre en mouvement toute l'Humour qui n'en avoit plus.

C'EST ainsi que la Fièvre peut avantageusement entretenir les Douleurs Dyssentériques & autres , lorsqu'elles sont trop tôt & sans raison prêtes à s'échapper. On voit que c'est en suppléant au Mouvement qui manque aux Liquides , ou en l'excitant , qu'elle entretient ces Maux salutaires : d'où résulte , en ce cas ,



cas, le danger évident de l'absence de la Fièvre, que les Médecins Prudens regrettent, & sont quelque-fois si fachés de ne pouvoir faire naître. La Fièvre n'augmente nos Douleurs que lorsque les Vaisseaux sont trop pleins.

JE compare le Sang phlogistique sur lequel agit la Fièvre, lorsqu'on a ouvert la Veine, & par conséquent que le Volume des Liqueurs a été diminué, à un glaçon emporté & battu de toutes parts par un torrent rapide: les coups qu'il reçoit, ne tardent pas à le fondre & à le mêler & le faire circuler avec tout le courant des eaux. La même chose arrive dans les Obstructions inflammatoires: la Fièvre n'est qu'un flot qui pousse celui qui n'alloit plus. Par cette Mécanique le Sang croupi reflue dans ses tuyaux & reprend son cours avec assés de facilité. De là toutes ces belles & surprenantes guérisons que la Fièvre opère en d'habiles mains. Tel est le Bénéfice de la Fièvre.

J'AI aussi fait voir celui de la Saignée, & combien il est, je ne dis pas utile, mais nécessaire de seconder, loin qu'on ait rien à craindre de son usage l'ouverture de la veine par l'Emétique;

C 3

&amp;

*(a) La maladie de M. Le Fort, dans un  
Observat. de Med. Prat. (Sura d'ind.)*

&, ce que je dois ajouter, malgré quelque disposition inflammatoire qui sembleroit le contr'indiquer. Je viens de le donner, pour le dire en passant, dans une fausse Peripneumonie, qui n'étoit cependant pas si absolument fautive, qu'il n'y eût quelque phlogose dans toute la masse du sang, comme on en pouvoit juger par la surface coëneuse des Saignées, & sur-tout dans la poitrine; ce que manifestoit une petite toux sèche, & une respiration fréquente & laborieuse: je l'ai donné, dis-je, ce remède si effraiant entre deux accès de catarrhe suffoquant, le malade étant plus tranquille, à qui? à un (des plus grands) Seigneurs de cette Cour, & sous les yeux d'un Prince si universellement éclairé, si pénétrant en tout genre, que certainement le grand Boerhaave, le reformateur de notre Art, n'a point eu dans cette maladie des vües plus sages que Sa Majesté qui n'a jamais lu ses Aphorismes; ni Hippocrate, plus d'honneur que moi dans cette occasion. Le moïen d'en dire davantage, lors qu'osant à peine dire la moitié du vrai, on court risque de passer peut-être pour un vil flat-

flat-

*(B) M. de Louvois au Palatin de  
Königsberg le 17. 1719*

flatteur, uniquement parce qu'on parle d'un Roi. Mais, pour revenir à mon Tartre Stibié, telles ont été les puissantes & heureuses fécouffes qu'il a produit, qu'elles sont venues à bout de dégorgger un poumon farci de glue. J'entens cette prodigieuse quantité de matières visqueuses, qui amassées de loin dans le sang, & enfin fixées au poumon, le bouchoient d'autant plus, & fermoient ses vésicules à l'ingrès de l'air, qu'après avoir été fonduës par des jours & des poëles fort chauds, elles avoient ensuite été communiquées par le froid dans ce principal organe de la vie. Or si ce médicament agit avec tant d'énergie, qu'elle débarasse tout-à-fait un viscère, qu'il ne secoüe cependant que Sympathiquement, s'il romp ainsi, pour ainsi dire, la maladie, jusqu'à mettre désormais le malade hors de danger, qu'on juge à présent ce qu'il fera sur des parties qu'il affecte immédiatement, & avec quelle facilité le ratissant en quelque sorte, il detachera & enlèvera toutes ces raclures gluantes & caustiques, qui constituent la Dyssenterie.

QUELQUE soit cependant l'excellen-

ce & l'étendue des vertus de l'Emétique, il est des cas qui ne permettent pas d'en faire usage: je n'ai garde de les dissimuler; ce n'est point l'Esprit de Systême qui me conduit.

QUOIQUE l'Emétique ne ronge, ni n'enflamme, en grand lavage; on doit cependant s'en abstenir; 1<sup>mo</sup>. dans ces Dyssenteries vraiment inflammatoires, soit de Sang pur, soit mêlé à des Matières rongeantes, parce qu'alors on ne doit pas plus s'embarasser de la Dyssenterie, que s'il n'y en avoit point; toutes les attentions & les Forces de l'Art doivent se tourner vers l'inflammation des Intestins, qui dégénère si vite en une fatale gangrène. L'Inflammation étant appaisée, il est tems d'attaquer la Cause humorale morbifique, que la Methode Antiphlogistique a déjà beaucoup énermée, mais pas plutôt; *festina lente.*

LORSQUE le Malade a les Entrailles d'une si grande délicatesse, que le Tartre Stibié les a écorchées jusqu'au Sang, toutes les fois qu'il en a pris, ou même a causé quelque Hémorragie; il ne faut point le donner; les

ex-

expériences antérieures l'ont proscrit.

LA même précaution doit avoir lieu, lorsqu'on est sujet à vomir le Sang, soit de l'Estomac, soit du Poumon, ou à la suite d'une chûte, ou par une Hémothysie habituelle.

QUAND la Dyssenterie est sèche, ou absolument sans aucune Humeur, qui exige la purgation, il n'est question que de détendre, d'amollir les solides, & de noyer, ce qui se fait sans peine, le peu d'Humeurs Dyssentériques, si les Médecins prudens n'osent risquer la manne, de peur d'irriter, jugez combien le Tartre Stibié seroit dangereux. Craignons-le, sur-tout dans ces Dyssenteries dont les selles s'arrêtant trop brusquement, ou par elles-mêmes, ou par un Art téméraire, ne laissent après elles que des tourmens d'autant plus atroces. Disons donc ici (avec Hippocrate dans le *Colera sec.*) *cave ne vomat.* Précepte sage, & certainement d'une grande pénétration; mais encore plus nécessaire dans une suppression imprudemment procurée. En effet l'action du vomissement attirant en haut toutes les matières contenues dans le Canal,

où elles descendoient peu à peu, feroit remonter la Dyssenterie jusques dans l'Estomac par le Mécanisme que j'ai exposé ci-devant.

A plus forte raison, si le Mouvement Péristaltique des Intestins renversé, y avoit déjà porté la Maladie, notre grand Remède feroit-il infiniment pernicieux.

IL n'est point aussi (c'est une Conclusion de ce qui a précédé,) absolument nécessaire dans ces Dyssenteries légères, dont quelque purgatif doux peut détacher & emporter l'Humeur morbifique, & où quelque Boisson grasse & huileuse peut remédier à son peu de Causticité. C'est pourquoi j'ai guéri moi-même en divers lieux un si grand nombre de ces Maladies, lorsqu'elles étoient de peu de conséquence, non seulement sans l'Emétique, mais tantôt avec la Rubarbe seule, tantôt avec le seul Ypecacuanha, tantôt avec le seul Symarouba: car j'ai voulu éprouver séparément toutes ces choses. Comme tout est sain aux gens sains, tout réussit à ceux qui sont peu malades.

QUOIQ'IL n'y ait point d'inflam-  
ma-

mation, ni de disposition inflammatoire, il suffit qu'il y ait Pléthore & Fièvre, ensemble, ou séparément, pour en venir à la saignée, malgré la crapule des premières voyes, avant que d'en venir à un remède, qui peut augmenter la Fièvre, & dans certains sujets occasionner trop d'efforts & de gonflemens. La Saignée faite, le remède agit plus doucement, comme on l'a expliqué, mais une Fièvre légère, sans Pléthore dans un Tempéramment cacochyme, ne m'engage point à perdre un Sang précieux. Il est la source des forces qui ne se perdent que trop vite.

IL s'ensuit que l'Emétique doit être banni de ces Dyssenteries, dont l'Humeur douce & modique est aussi facile à délayer, adoucir, évacuer, qu'il est impossible d'en venir à bout sans Emétique, lorsqu'il se présente une Cause beaucoup plus terrible à combattre.

QU'ON ajoute à cela les divers états qui ne permettent pas l'Emétique, la Grossesse, la Phtysie, l'Accouchement, dont les effets produisent une Dyssenterie Mécanique qui se guérit d'elle même;

me; la Dyffenterie, produite par le Mercure (1) par certains venins &c., & on aura les principales exceptions que j'ai dû faire. En Médecine, il n'y a peut-être pas de Règle si générale qui n'en ait. Mais si l'on ne peut jamais tout dire, si on ne peut tout faire entrer dans un Traité complet, que fera-ce dans un Mémoire fait pour les Gens de l'Art?

JE regarde au reste comme frivoles & dénuées d'expérience, les autres Objections qu'on fait contre l'Emétique. Loin de relacher les Fibres intestinales, comme le craint Degnerus; il rend le ventre d'autant plus paresseux & constipé, qu'il a produit une plus grande évacuation. Il faut que les sources se soient remplies d'autres fucs, pour en filtrer de nouveaux dans le Canal.

MAIS

(1) S'il y a crapule dans cette Dyffenterie, soit parce que le malade n'a pas été, ou a été mal préparé aux frictions; ou à l'usage interne du Mercure, soit parce qu'il a trop mangé, depuis qu'il est dans les grands remèdes, il faut donner, non l'Emétique, qui animeroit trop l'action d'un fossile déjà trop fougueux, mais purger simplement avec la Rubarbe, & en-



MAIS je veux que l'Emétique laisse quelque penchant à la Diarrée, quel dommage, je vous prie dans un Mal, qui ne demandant qu'à être délayé, ne peut s'énerver & se relacher avec les fibres intestinales?

CONCLUONS donc, nous en avons acheté le Droit par une chaîne d'Observations sûres & de raisonnemens rigoureux, concluons en faveur de l'Emétique; il merite certainement la préférence sur tous les autres remèdes, sans excepter le *Kermes Mineral*, ou la *Poudre des Chartreux*, dont je me suis convaincu que certains Praticiens font une trop grande estime; mais principalement encore une fois, dans ces Epidémies terribles par leur contagion, ou dans ces Dyssenteries solitaires, mais crapuleuses de toute espèce.

J'AI ensuite calmer avec le syrop de Diacode, après l'opération de chaque minoratif qu'on est souvent obligé de réitérer, avant que le fond de la crapule soit emporté. L'Ypecacuanha ne convient qu'à ceux dont les Intestins laches ont peu de ressort. C'est pourquoi je n'approuve point Mr. Astruc qui n'a qu'une même méthode dans tous les cas qu'il expose *de morbo Vener.*

J'AI insisté fortement sur ce grand Point de Pratique, tant pour mieux l'inculquer & comme le graver dans le cerveau des Lecteurs, qu'en même tems pour faire voir que les Observations contraires en apparence, publiées jusqu'ici, sont trop foibles, trop timides, & sans contredit, moins contre l'Emétique, qu'on avoüe n'avoir point éprouvé, qu'en faveur d'autres remèdes légèrement examinés & trop fortement préconisés.

LA chose est assés de conséquence & assés neuve, pour l'avoir approfondie; bien des Médecins François de ma connoissance ayant à la vérité souvent employé l'Emétique dans la Dyssenterie, avec un succès qui confirme les miens & les a enhardis; mais personne, que je sache, n'ayant prouvé la nécessité des plus puissans Purgatifs dans cette Maladie. Quoi de plus sérieux & de plus intéressant en effet, que de démontrer clairement quelle doit être la Baze fondamentale de la Curation d'un Mal aussi insidieux & terrible qui se répand au loin dans les Airs, ravage les Camps & les Villes, & détruit souvent dans  
une

une Campagne plus de Soldats que l'Armée Ennemie. Dans les Maladies, tout dépend du premier coup d'œil; si on ne l'a pas juste, on ne peut que s'égarer; mais comme dit le Vers Latin, qui a bien commencé a presque fini.

AYANT déjà fait une bonne brèche, & comme forcé l'Ennemi dans ses derniers retranchemens, ce qu'il reste à sçavoir & à faire, est bien peu de chose; choses connües, ou faciles à connoître. Car après tout ce que j'ai dit, qui ne conviendra que l'Ypecacuanha & la Rubarbe, j'entens sa Teinture même de Rolfincius, telle que Degnerus nous la recommande, certes non sans raison, ni sans amour de l'Humanité; qui ne conviendra, dis-je, que ces deux Médicamens ont une vertu de trop, l'Astringente; Vertu dangereuse des deux parts, & qui nous apprend bien qu'un Remède doit être connu à fond, non par une vaine Analyse Chymique, qui ne représente plus la chose, mais par la bonne Méthode & l'Expérience. Tant il y a d'Art dans le nôtre!

Qui

QUI ne voit encore qu'il ne faut user de ces Remèdes, que lorsque leur autre vertu Purgative, (seule, quand le Mal est doux & benin; à la suite de l'Emétique, quand il paroît redoutable) peut suffire à extirper le peu qu'il y a de racines Dyssentériques? Qui ne sent que l'Ypecacuanha & la Rubarbe purgeant & resserrant tout ensemble, il ne faut point se presser de les mettre en oeuvre dans le second cas, c'est-à-dire dans les violentes Dyssenteries, de peur qu'ils ne fassent plus de mal en resserrant, que de bien en purgeant, ou que du moins une qualité ne nuise à l'autre: d'où il suit, qu'il faut prendre habilement le moment, où il est besoin d'astreindre & de fermer l'Ecluse: & comme ce besoin est indiqué par un trop grand relachement & par l'absence des Douleurs, il est évident que l'emploi de tout Astringent doit être relegué à la fin de ces cruelles Dyssenteries dont nous parlons.

MAIS parce qu'il en est d'un grand nombre de Dyssenteries, comme de tant d'autres Maladies, qui non seulement se guérissent fort bien, abandonnées

nées à elles-mêmes, mais, qui plus est, maltraitées ; il n'est pas surprenant, qu'outre la rubarbe, l'Ypecacuanha & le Simarouba, une foule innombrable d'autres remèdes obscurs, vantés par le Peuple & par nos Auteurs, qui cependant ne méritent pas d'être, aient réellement assés d'efficace, pour faire souvent crier au Miracle, des Esprits bien dignes de proner chacun sa Drogue.

JE dirai ici ce que j'ai observé au sujet de l'Ypecacuanha, c'est que donné grain à grain, avec quelque Sirop, ou Conserve Astringente, comme celle de Coing, il ne fait point vomir, resserre mieux, & arrête plus vîte le cours de ces Dyssenteries, qui quoique légères en soi, tirent en longueur, font honte au Médecin, & ennuyent le Malade desolé de n'en point voir la fin.

POUR ce qui est du prétendu *Macer des Anciens*, on avoit voulu asservir, disons plus, sacrifier la Médecine à une Racine, qui, quelque précieuse qu'elle soit, ne peut jamais valoir, qu'autant qu'elle répond aux vûës de l'Art, & entre dans le Plan de cette Méthode clairement raisonnée, sans laquelle un  
Mé-

Médecin n'est au plus qu'un heureux Charlatan. La fureur de tous Paris pour l'Ypecacuanha & pour l'Empirique qui le prescrivait dans tous les cas, le plaçoit par conséquent à tort & à travers, cette fureur, dis-je, qui ne permettoit d'envisager que les Gens fauvés par le nouveau Remède, & jamais ceux qu'il avoit fait périr, ne devoit pas durer long-tems: les vrais Médecins l'avoient prédit; c'est pourquoi ils n'ont point été surpris du discrédit où est tombé l'Ypecacuanha.

T O U J O U R S peu à peu moins éblouï, moins frapé des succès de cette Racine, le Peuple a daigné voir enfin qu'elle n'empêchoit pas bien des Malades de succomber: avec plus de lumières, il eût rejetté la perte de tant de Citoyens sur la mal-adresse ou l'ignorance de ceux qui s'en servent, autant que sur son peu de vertu enfin reconnu.

M A I S que dis-je ! M<sup>r</sup>. de Jussieu même a negligé de faire cette réflexion; voyant la Poudre Helvétienne moins en vogue, il a mieux aimé tâcher d'élever son *Ecorce* sur les débris de la *Racine*. Par bonheur il n'a pas été plus heu-

heureux que le Père du premier Médecin de la Reine de France; & comme dit fort bien celui de Nimègue, il a plutôt obscurci, qu'éclairci les vertus du Symarouba, à force de les exagérer.

AVANT que d'avoir lû Degnerus, je m'étois cent fois convaincu que le Symarouba ne meritoit pas les éloges outrés, qu'on lui avoit donnés dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici le résultat de mes Expériences, qui s'accordent avec celles de ce Praticien.

L'ECORCE de la Cayenne arrête mieux que la Racine du Brésil les déjections sanguines, par cette vertu sédative, qui la rend recommandable dans les pertes du Sexe; mais celle-ci remporte le prix à son tour dans les excréctions muqueuses, plus communes & plus abondantes qu'aucune autre.

QUI donc l'emportera des deux rivales? celle qui resserre en calmant, ou celle qui purge en resserrant? Chacune a sa place & son mérite. Je ne prétens pas rendre, à Dieu ne plaise, à l'Ypecacuanha sa première renommée

mée Empirique, fruit des vains discours d'un Peuple trop ami des nouveautés; mais il ne seroit pas juste aussi qu'il fut dépouillé du peu qu'il vaut. Cette Racine me paroît un peu calmante, quoique moins que le Symarouba; mais elle purge; qualité essentielle, qui manque à l'Écorce, laquelle d'ailleurs montre moins d'astriction dans les cas les plus fréquens dont je viens de parler. Ce qui me fait croire, qu'en général, l'une l'emporte sur l'autre. Lorsqu'il est tems de resserrer, qu'un très-long relachement seroit à craindre, que les selles sont muqueuses & même entremêlées de quelques filamens sanguins, je mets en usage l'Ypecacuanha. Le Symarouba trouve un sage emploi dans les déjections sanglantes, comme je l'ai dit, & il suffit au relachement médiocre, tant de la Diarée & de la Dyssenterie, que du *Colera*. Lorsqu'il faut purger, & par conséquent dans toutes les conjonctures que j'ai exposées, il n'est pas suspect; il est redoutable.

C'EN est assés sur ce parallèle, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer la Rubarbe, évidemment supérieure aux  
fa-



fameuses *Racine & Ecorce*, lorsqu'il est besoin, ou d'évacuer; ou de purger & d'astreindre à la fois; & seulement leur inférieure, quand il est à propos de tarir ou de fermer les sources abdominales.

S'IL falloit opter, ô que j'aimerois mieux que la Médecine fut privée du l'Ypecacuanha & du Symarouba, à quelque haut degré de mérite spécifique que la Prévention les ait fait monter, que de l'excellente Teinture de Rolfincius! Elle y perdrait infiniment moins, autant que j'en puis juger par les heureux succès que m'ont procurés les conseils zélés de Degnerus, dans plusieurs Dyssenteries, où le Symarouba & l'Ypecacuanha étoient pour le moins inutiles. Cette Préparation de Rubarbe est en effet merveilleuse, toutes les fois que l'abondance des Humeurs Dyssentériques, (parmi lesquelles je compte la crapule, prête à le devenir,) ou que leur qualité gluante, difficile à détacher, ne force pas de préluder par l'Emétique.

PLUS le Sel de Tartre, qui entre dans la composition de cette Teinture est

est alcalescente, plus elle est salulaire dans la Dyssenterie acescente, & satisfait à l'indication. On doit prendre garde d'user ensuite d'aucunes choses acides, ou acescentes, qui en étant les seuls correctifs, ne peuvent qu'énerver cette composition, & ajouter aux Causes de la Maladie une Cause semblable.

Au contraire, il faut l'appuyer de remèdes Analogues, Amers, Putrescens, qui combattent la nature du Mal, autant, & non plus qu'il faut.

MAIS si la Dyssenterie est Biliueuse, supposé que la Rubarbe suffit, comme elle m'a suffi quelque-fois, (soit dans les Epidémies Contagieuses, soit dans les Dyssenteries Solitaires, putrescentes, ou alcescentes avec crapule) c'est alors qu'il faudroit la corriger, à l'exemple de Degnerus, par de véritables Acides ou Antiputrides.

TELLE est l'importance de la distinction des Maladies; en leurs principales espèces, & que je me fais bon gré, de ne m'être point attaché aux divisions ordinaires de la Dyssenterie en sèche & humide! Il en résulte une  
 tou-

toute autre perspective, pour qui n'a point sur le Cristallin de l'ame, la cataracte de l'ignorance & des préjugés.

EN effet comme dans le Scorbut, le Citron & le Cochléaria, & tout ce qui a rapport à ces deux espèces de remèdes, font face aux deux espèces dominantes de ce mal; l'acide, & l'alcalescent, & tout ce qui participe à ces deux natures opposées, peuvent domter les deux principales Dyssenteries. On fait que l'un se tire de deux Règnes, comme parlent les Chimistes, le Végétal & le Minéral, & l'autre toujours d'un seul, le Règne Animal.

ON pouroit encore subdiviser notre Maladie, & trouver la réalité de ces subdivisions dans les diverses dépravations de la Bile, comme on a découvert celles du Scorbut dans les différentes dégénérationes des sels humains; & cette comparaison pourroit se soutenir assés loin, à la faveur de cette belle Théorie Chymique, dont le Grand Boerhave a fû le premier illustrer la Physiologie & la Pratique même de son Art. Mais en verité, si j'osois dire, ou marquer jusqu'à quel point les Arts  
peu-

peuvent être utiles, & à quel autre ils cessent de l'être, je regarderois toutes ces Spéculations comme curieuses par leur subtilité, (étant une espèce d'Analyse, ou de décomposition des Maladies qui en font l'objet) mais je ne les mettrois pas plus au rang des connoissances nécessaires à un Médecin, que la fine Anatomie.

QUELQUE vraie que soit cette subdivision dans la Théorie, nous ne pouvons la suivre dans la Pratique; nos yeux ne sont point faits pour saisir & voir tout ce qui se passe dans le Corps humain. Les diverses acrimonies de la Bile peuvent bien multiplier les Dyssenteries, & en faire autant d'espèces différentes l'une de l'autre; mais où sont les signes sensibles qui puissent nous les distinguer? Où sont les Microscopes qui grossissent assés les Objets, pour les rendre visibles?

ON peut appercevoir, j'en conviens, les dégénérationes de la Bile & des autres Humeurs, à l'odeur des Rôts, des Sueurs

(1) *Scientiæ bonus odor ex re qualibet.* C'est ce

Sueurs, de la Transpiration, de l'Ha-  
 leine, des Matières qu'on vomit, à l'o-  
 deur, au goût, à la couleur des Uri-  
 nes, des Excrémens qu'on ne peut trop  
 examiner (1) : on peut distinguer l'ai-  
 gre, l'acide, l'acreur, la putréfaction,  
 les qualités rances & salées, nidoreu-  
 ses, l'acrimonie muriatique, & même  
 la diverse combinaison de ces Princi-  
 pes &c. ; & un Praticien éclairé, fai-  
 sant passer les connoissances & la pé-  
 nétration de son Esprit dans ses yeux,  
 verra sans doute bien des choses qu'un  
 homme sans génie ne verra point.  
 J'ose même dire, qu'avec le génie de  
 l'Art & moins de science, il pourra  
 pénétrer plus loin qu'un homme très-  
 savant, dépourvû au reste de ce pré-  
 cieux Don de la Nature, qu'on peut  
 plutôt sentir que définir : mais la même  
 Sagacité qui l'empêche de rejeter tout  
 ce qui semble inutile au premier coup  
 d'œil, lui défend aussi de se livrer avec  
 trop d'empressement & de complaisance  
 à ce qui n'est que subtil & curieux.

BOR-

ce que Boerhaave a prouvé dans son discours  
*de Explorand. Excrement. necessit.*

D

BORNONS nous donc aux deux Dysenteries principales, & bien distinctes par l'opposition diamétrale de leur nature; je veux dire l'acescente & l'alcalescente; & je me contenterai de dire ici ce que j'ai observé dans la Pratique.

L'ESPRIT de Sel dulcifié, donné en lavement en très-grande dose, apaise les tranchées violentes de la Dysenterie putride; il les augmente dans l'espèce contraire, comme il est facile de le concevoir par le peu d'Idées Chymiques qui ont précédé.

L'ESPRIT de soufre, ou le Vinaigre à son défaut, dans une Ptisane reduite à une agréable acidité, produit à peu près les mêmes effets. Le Vinaigre m'a paru préférable à l'Esprit de Vitriol, qui n'est pas dans les Entrailles, sans y déposer quelque sédiment Métallique rongeur; ce que ne fait, ni le Vinaigre, ni l'Esprit de soufre, que j'ai toujours vû lui être préféré, pour cette raison, par les bons Médecins.

LA Limonade végétale ordinaire, faite avec le jus, & non avec le Syrop  
de

de Citron vient après la Minérale, qui vaut mieux dans la putréfaction, parce qu'elle est beaucoup plus acide.

LE petit Lait est une boisson trop négligée aujourd'hui ; boisson détersive, qui peut fondre tous les fucs en Diarrée, & détacher par là, & purger les Colles Dyssentériques, en même tems qu'elle diminue l'ardeur fébrile & tempère ces acieurs chaudes, qui brûlent l'Estomac, le Pylore, & l'Anus.

ON conçoit enfin la grande utilité de tout ce qui est acide ou acescent, dans les Dyssenteries qui sont d'une nature contraire, telles que les Biliueuses, qui sont mon principal objet, soit Solitaires, soit Epidémiques, Contagieuses, ou non. Ajoutons, pour faire voir encore la nécessité d'évacuër d'abord la crapule, ou la Dyssenterie même, que les plus forts acides ne sont pas trop puissans, dans cette putridité, qui ne permet au Médecin d'approcher du lit des Malades, que le nez bouché ; & qu'ils sont inefficaces, quand le Volume des Matières, ou la source de la putréfaction est trop considérable. Le

contraire a lieu par conféquent dans les Dyffenteries, qui viennent d'une Cause opposée. C'est ce que nous dicte la saine Chymie sagement appliquée à la Médecine.

M A I S je dois m'étendre sur cette seconde espèce, acide ou plutôt acescente; car les vraies acides ne sont causées que par des poisons corrosifs; espèce rare dont Boerhaave a donné la Cure, dans l'endroit de sa Physiologie, où il traite des *Antidotes*.

L A Dyffenterie acescente attaque, non les gens robustes, (c'est à la putrescente que la force de leur Corps semble les avoir dévoués;) mais les personnes délicates, qui ont les Fibres laches & le Sang dissous, peu d'Humours, principalement peu de Bile, de là facile à énerver par une fonte d'aigres spontanés; elle attaque les filles qui ont les pâles couleurs, les Tempérammens Héctiques, Cachetiques, Cacochemes, les femmes que la grossesse fait tous les jours vomir, & en général ceux, chez qui tout s'aigrit aisément, & à plus forte raison, qui usent beaucoup d'alimens acescens, tels que les fruits.

ET



ET pour dire ici ce que je pense de cette prétenduë Cause de la Dyssenterie, ils peuvent bien reduire en Acte une Disposition prochaine; ils nuisent à ceux qui ont du Penchant à la Diarrée, à la Lienterie, qui sont d'un Tempérament froid, qui ont les excréments verds, les urines peu odoriférantes & peu colorées &c.; mais ils sont salutaires à ceux qui ont les fibres roides, le Sang compact; à ceux-là, sur-tout, qui dissipant trop de fluides par le travail de l'Esprit & du Corps, ont un Sang épais, dont la lie croupissant dans tout le Systême de la Veine Porte, forme, ou menace de former ces Obstructions atrabillaires, qui de loin font gonfler les Vaisseaux Hémmorroïdaux; mal qui se connoit encore aux difficultés de respirer, aux tensions spasmodiques, à la lenteur du pouls &c. Ils servent non seulement aux Rateleux, aux Hippochondriaques, aux Hestériques, mais aux Tempéramens salins, huileux, vifs, ardens, sujets à des fougues de Bile, à la Colère &c.

DE là vient que Boerhaave, le plus grand Philosophe Médecin qui ait ja-

mais été, recommande tant de fois dans ses Aphorismes, les fruits mûrs, *fructus horæos maturos*: & je ne doute point que s'il eût traité de la Dyssenterie, (sur laquelle, ainsi que sur d'autres maladies qu'il a passées sous silence; il manquoit apparemment d'experiences, *non omnia possumus omnes.*) il n'eût conseillé ces Sucs tirés par le Soleil, ces Sucs si doux, si rafraichissans, si dissolvans, qu'il n'en est point qui le soient plus, dans mille cas, où les rejettent & les blâment tant de graves ignorans. Par exemple, les Humeurs tendent-elles à l'Alcalifation? quoi de comparable aux fruits? par leur seule Vertu tempérante, ils empêchent plus de Dyssenteries, qu'ils n'en produisent.

DEMANDEZ-LE à ceux qui aiment éperdûment les fruits; loin d'être plus sujets à ce Mal, ils en sont exemts par là même; privilège moins accordé à ceux qui les craignent & n'en mangent point. J'ai connu de grands Mangeurs de fruits, qui n'avoient ni Colique ni Diarrée; (c'est le pis qui en puisse arriver,) ils ne s'en portoient que mieux. Leurs Humeurs, plus délayées, leur don-

donnoient dans l'Ame ce sentiment de fraîcheur charmante que respire un Teint reposé : plus de constipation ; plus de maux de tête ; la cause qui produisoit ces accidens , une subtile putridité repompée dans les Veines , n'est plus ; le Ventre est libre , le Sang doux & disposé au Sommeil , comme celui des enfans. Pourquoi ce Bénéfice des fruits , si ce n'est parce que toutes les Liqueurs du Corps humain les plus échauffées , cessent de l'être , & que l'eau n'éteint pas mieux le feu , que le fruit parfaitement mûr ne rafraichit ?

IL me sera bien permis de me livrer encore à quelques réflexions , dont tant de Préjugés justifient la nécessité.

IL est certain que la Dyssenterie attaque bien des Gens qui n'ont point mangé de fruits , ou qui en ont fort sobrement usé ; qu'elle se montre souvent avant leur saison , comme en des lieux , où il n'en croît point.

COMBIEN encore , comme l'observe Degnerus , combien d'enfans à la mammelle sont pris de ce mal , quoi que leur Mère & leur Nourrice ne mangeant point de fruits , n'ayent pû

faire passer jusqu'à eux leur propriété.

DANS les Lieux, où il y a tous les ans beaucoup de fruits, dont les habitans en mangent toujours à peu près la même quantité, les Dyssenteries offrent des variétés infinies, faisant en un tems de grands ravages, & disparoissant ensuite durant une & plusieurs années.

EN général elles sont plus ou moins malignes, épidémiques, contagieuses, bilieuses; & par conséquent d'une Matière opposée à celle des fruits.

IL passe pour un fait constant dans nos Armées, que le raisin d'un certain Canton d'Alsace a la merveilleuse vertu & de préserver de la Dyssenterie ceux qui ne l'ont pas, & d'en guérir ceux qui l'ont.

Qu'ON examine la qualité de ce raisin, on conviendra qu'il n'est point si différent de tout autre; qu'il en est d'aussi excellent pour le Mal même dont il s'agit; qu'il n'est point Spécifique dans la Dyssenterie; & que c'est un Jugement précipité, qui a passé de bouche en bouche. Des gens, qui croient qu'en général le raisin donne cette Maladie,

peu-

peuvent bien croire, que celui de cet endroit la guérit spécifiquement.

CE qu'il y a de vrai, c'est que celui dont il s'agit, remédie contre tout autre, en fondant les Sucs épaissis, résineux, en tempérant l'ardeur de la Bile, en corrigeant l'alcalescence de ses fels &c.

CELA posé, pour quelques Dyssenteries Solitaires, que l'excès des Melons, des Prunes, des Pêches, des Raisins, des Groseilles, des Pommes, des Poires &c., pourra causer, dans ceux sur-tout, qui ont déjà les Humeurs trop analogues aux fruits, c'est à dire, trop disposées à s'aigrir, ou dont la transpiration aura commencé à se dévoyer; n'est-il pas déraisonnable de prendre une Cause aussi particulière & conditionnelle, pour une Cause générale d'un Mal qui en reconnoit une infinité d'autres? Pour moi, loin de craindre l'usage des fruits dans les Dyssenteries qui régner le plus communément (les Bilieuses) j'en userois aussi volontiers que dans ces Diarrées également cuisantes, de même nature, car elles ne diffèrent que de quelques degrés de

Caufficité. Qu'on ne m'objecte point que les fruits relachent, carce n'est point le relachement qui est à craindre, c'est la matière qui tranche, ou brule les Entrailles.

IL n'y a que dans les Dyffenteries de l'espèce contraire, que les fruits soient nuisibles & pernicieux.

VOILÀ les choses, tant connües, que faciles à connoitre, que j'avois à exposer, telles que ma propre expérience me les suggère. Il me reste à faire quelques réflexions sur la Saignée, l'Opium &c.

SI on veut savoir pourquoi je saigne si peu dans la Dyffenterie, n'ayant jusqu'ici recommandé la Saignée, que dans certains cas particuliers, auxquels j'ajoute la phlogose Dyffentérique que le Mercure produit quelque-fois dans la Salivation vérolique; je répons que de cent Dyffentériques, je doute qu'il y en ait quatre ou cinq, qui aient la Fièvre. Or si elle n'est considérable, si un pouls plein ne m'en impose la loi, je ne fais point ouvrir la Veine: je ne me rends point aux selles de sang & de douleur, aux tourmens d'entrailles,

aux

aux violentes tranchées, au plus insupportable ténésme ; il n'a besoin que d'un mucilage onctueux ; c'est une rouë , (car alors le Rectum peut lui être comparé,) qui ne peut faire ses mouvemens. Les Alimens qu'Hippocrate conseille en ce cas, sont, avec sa permission, tout à fait déplacés. Je ne nourris pas plus que je ne saigne. Je purge, je délaye, j'adoucis, je calme &c. C'est en général tout ce que je fais. Pourquoi épuiser d'avance un Malade, dont les forces sont si vite abatües & comme prosternées ? Ne pouvons nous pas noyer, pour ainsi dire, la Maladie dans un torrent de liquides ? n'avons nous pas les Bains externes, si les internes ne suffisent pas, pour détendre, quoi qu'ils arrosent & parcourent avec tant de facilité toute l'étendue du siége démontré de la Maladie ? Tant de boissons émollientes, relachantes, adoucissantes, tempérantes, peuvent bien rafraichir la Masse des Humeurs, sans recourir à la Saignée pour cela ; car il faut convenir qu'elle a cette vertu, & rafraichit la Bile, en ce qu'elle est moins fouïettée, si elle ne la corrige pas.

SI les Dyssenteries nullement inflammatoires, mais d'ailleurs atroces & terribles, se guérissent fort bien sans la saignée, comme je n'en puis douter, pourquoi ouvrir indifféremment la Veine dans toutes ces Maladies? si elles sont acescentes, la Saignée, en diminuant le Jeu des Ressorts des Solides, & le Volume des Fluides, favorise d'autant plus la dégénération spontanée de l'Humeur Dyssentérique; & si le Mal est putrescent, la Saignée ne corrige point, encore une fois, la putréfaction.

JE n'ai cependant point fait d'observations, qui me fassent croire que la saignée soit aussi dangereuse dans les Dyssenteries Bilieuses, que le rapporte Degnerus. Je n'ai point vû de Malades, quoique mal à propos saignés, pris, incontinent après, d'un Vomissement de Sang mortel: un tel Phénomène doit-il être uniquement rejeté sur la Saignée?

QUOIQU'IL en soit, voici un raisonnement de nôtre Auteur, que je n'approuve point. La Saignée, dit-il, trouble & dérange les mouvemens salutaires de la Nature. Mais en quoi,

&



& comment? elle relache, détend; elle fait que les Humeurs qui coulent, ou non, ont moins de frottement à effuyer; c'est par là qu'elle rafraichit, tempère; c'est par là, qu'occasionnant une plus abondante filtration de Sucs, par les Glandes & les Canaux afférens dilatés, elle agit conséquemment de concert avec la Nature. Et si on vouloit parler de la petite vérole, de la Rougeole &c., on verroit que la Saignée, loin de détourner la Machine du But où visent ses opérations, ne sert qu'à les favoriser, & à le lui faire atteindre plus heureusement, en facilitant tant d'éruptions difficiles, & dégageant par là le Poumon & autres Viscères, du venin qui les irrite; ce que j'insinue pour montrer que la Saignée n'est point coupable de ce dont on l'accuse, ni en général, ni en particulier, dans cette Maladie: de sorte que cette manière dont le Médecin de Nimegue explique un fait peu certain, n'est pas moins obscure que celle dont Sydenham se sert, pour rendre raison de la prétendue Révulsion immédiate qu'il veut faire, dit-il, par la Saignée de l'Humeur Dissen-

térique; car l'Idée de *Sa Fièvre Dysentérique*, qui le suit par-tout, ne lui fait voir dans toutes les Dyssenteries, qu'une Fièvre de même nature, jettée & comme rentrée ou fixée avec ses Humeurs acres, sur les Intestins, C'est pourquoi la Définition, que ce grand Praticien donne de la Dyssenterie, n'est pas plus claire que les Idées qu'il en a, & ne forme, si je l'ose dire, qu'un vrai Galimathias.

CE qui doit surprendre après cela, ce n'est pas que ce fameux Docteur se soit livré au plus aveugle Empirisme? c'est qu'un Médecin si attentif n'ait point distingué les Dyssenteries inflammatoires, qui seules exigent des Saignées, de celles qui ne le sont pas; car quant aux deux espèces dominantes, il n'est pas étonnant qu'il ne les ait pas connues. C'eût été pour son tems pousser ses vües plus loin, qu'il n'appartient à un Médecin Clinique, &, si je l'ose dire, qu'il n'appartenoit au Genie de Sydenham. Pouvoit-il d'ailleurs trouver dans un Art qu'il ne favoit pas, qu'il meprisa d'abord, & avec lequel la seule vertu de l'Esprit vitriol, qu'on lui

re-

recommanda dans les petites véroles putrides, le reconcilia enfin, pouvoit-il, dis-je, dans cette ignorance & cette façon de penser de la Chymie, y trouver les ressources & les lumières qu'elle fournit à ceux d'entre ses Sectateurs qui ont plus de Jugement que de Fourneaux. Certainement elle est plus utile à la Médecine que, je ne dis pas la connoissance de l'Oeconomie Animale, mais l'Anatomie seule, proprement dite.

JE suis fâché de ne pouvoir de même excuser l'oubli où il a laissé les Bains; car le moyen de ne pas lui en faire mauvais gré, puisqu'il a traité des Dysenteries sèches, dans lesquelles ce Remède est si excellent qu'il suffit seul quelque-fois. Cependant uniquement occupé de faire suer ses Malades, ce qui ne procure qu'une détente peu naturelle, & aux dépens du Sang que les sueurs dépouillent de sa Lymphes, il ne fait aucune mention des Bains, qui suppléent tellement aux Saignées, tant dans la Dyssenterie sèche, que dans le *Colera* sec, que je vois avec douleur ce point de Pratique, usité autrefois dans  
tant

tant de Maladies, aujourd'hui négligé & comme dédaigné. On fait par expérience que l'eau du Bain commence par lacher le tissu des Vaisseaux dans l'Interstice desquels elle se loge d'abord; avant que de pénétrer dans la Masse du Sang. D'où l'on comprend combien ce remède est utile dans les tensions sèches, spasmodiques & douloureuses.

Si j'ose critiquer un Homme Illustre, c'est que l'autorité ne fait rien, ou la Raison doit présider, & que quelquefois le hazard veut que le Maître en ait moins que le Disciple. On ne manque point au respect dû à la Mémoire des Grands Hommes, pour faire voir qu'ils ont été hommes comme les autres; que tel, qu'il faut suivre en tant d'occasions, en celle-ci doit être abandonné; comme on ne s'élève point au dessus de ces Chênes immortels de l'Art, ni même on ne se met à leur niveau, pour oser dire, (lorsqu'on peut le prouver) qu'on a trouvé ou rencontré un meilleur chemin.

EN deux mots; que les Intestins ne soient plus irrités, & les petites playes que la Dyssenterie leur aura faites, se  
for-

formeront sous la couche grasse & douce dont on les vernira, comme se ferme une coupûre au doigt, soigneusement mise à l'abri de l'Air & de tout ce qui pourroit s'opposer à la réunion de fibres.

TEL est le but auquel tendent & ma Théorie & ma Pratique; telle est toute la perspective de ma Curation; à l'Opium près, qui y entre. Je ne l'ai point oublié, pour avoir differé d'en parler.

LE Fleuve d'oubli n'eût jamais plus de vertu dans l'imagination des Poètes, que l'Opium dans nos Corps. On perd avec lui le souvenir & le sentiment des plus cruelles douleurs; il désirrite, il rend aux oscillations trop vivement mêës, leur ton naturel; il calme la Circulation; plus de tumulte dans les sens; plus d'*ataxie* dans les Esprits; l'ame s'endort avec nos maux, & le repos succedant à l'agitation, elle goute à longs traits les Douceurs d'un Etat tranquile, dont elle ne sort qu'à regrêt.

LE moyen de ne pas déplorer encore ici le sort de la Médecine, en voyant le plus grand (1) des Chimistes n'user  
ja-

(1) Staahl.

jamais d'Opium dans tout le Cours d'une vaste Pratique, & le bon Hecquet applaudir à un Art Empirique, & à un cercle de remèdes trop foibles aussi pour pouvoir remplacer le pavôt, & trop étroit pour remplir toute l'étendue d'un Art aussi vaste que la Médecine.

IL faudroit faire un Traité, si je voulois entrer dans le détail de tous les cas où les bons Médecins employent l'Opium avec succès; c'est pourquoi je me bornerai à déterminer son usage & ses abus dans la Maladie qui fait le sujet de cet ouvrage.

J'AI observé avec Degnerus que l'Opium suspendant toutes les fonctions du Corps, arrête conséquemment les excrétiens salutaires, comme celles qui ne le font pas; les excrétiens dont la Nature se sert pour se délivrer des Causes qui la gênent, ou l'oppriment, comme celles qui l'épuisent & peuvent devenir funestes. D'où l'on voit qu'un remède aussi délicat, qui tantôt peut nuire, & tantôt servir, demande beaucoup de circonspection. La Prudence veut qu'on suive en tout les vûes de la  
Na-

Nature, qui ne sont pas toujours difficiles à démasquer. C'est elle qui nous ordonne en général de suivre la loüable coutume, où l'on est depuis bien des années, de n'employer les diverses préparations du Pavôt, qu'après avoir en quelque sorte lâché la bride aux évacuations naturelles & même artificielles; espèce de ruisseau que l'Art fait habilement couler pour entraîner les ordures & les Corps hétérogènes qui irritent les Intestins, & pour balayer ainsi cet égout.

PLUS les Causes, qui excitent les ressorts des Solides à attirer les Liquides nécessaires, sont fortes, puissantes, compliquées; plus il y a de crapule en stagnation; plus il s'y est joint d'indigestions sur indigestions; plus le corps est rempli d'Humeurs alcalines, telles que les Huitres, (qui d'une Diarrée habituelle, mal-à-propos traitée par la Médecine Gymnastique dans un Sujet échauffé, peuvent tout à coup former un *trouffe-galant*;) plus les Humeurs abondent dans un Corps lâche, gras, bilieux, plus elles sont corrosives, d'une acidité rongeante, ou d'une putridité

té gangréneuse; & sur-tout d'une fougue impétueuse, qui rend la Bile prompt à s'effaroucher & à faire ça & là les plus grands ravages; moins on doit s'imaginer qu'un remède, quoique si ami de la paix, le soit de la Maladie; plus il est dangereux de vouloir suspendre ou arrêter, sous prétexte de calmer les douleurs, une source bien-faisante, ouverte exprès par les mains mêmes de la Nature.

UN Cavalier, qui veut tout à coup arrêter un Coursier vîte dans le fort de sa Course, risque d'en être renversé.

ON trouve l'image & la vérité de cette comparaison dans toute répercussion du Venin Dyssentérique & autre, avec tous les désastres qui la suivent.

OR l'Opium en empêchant le ventre de couler, tant dans la Diarrée, qui précède, ou vient après la Dyssenterie, que dans ce mal même, dans le *Colera* &c., fait l'office de répercussif ou d'astringent, à un tel point, que j'ai toujours trouvé heureux ceux qui après l'imprudent usage de ce remède, ont



ont été repris des mêmes accidens qu'on avoit redoutés, & dont les Maladies, après quelque tems de trêve apparente, ont recommencé avec plus de fureur.

C'EST une tempête, une bourasque, moins à craindre, qu'un calme perfide & trompeur; une guerre, si l'on veut, préférable à la paix. Tant il est nécessaire de moins songer à corriger, qu'à aider nôtre pauvre Machine à se débarrasser des levains morbifiques, quels qu'ils soient, avant que d'en venir à l'Opium? tant encore la Colère de la Nature, pour m'exprimer ainsi, est moins effrayante, que ces fausses tranquillités, dans lesquelles s'endorment & le Donneur & le préneur de Pavôt.

JE n'ai cependant jamais vû qui que ce soit, dont on eût eu pour but de calmer les douleurs, ou les évacuations immodérées, ne point se réveiller, comme Degnerus dit l'avoir observé. Est-il bien sûr encore, que ce qui survint à la suite de l'Opium, dans le cas qu'il raconte, en fût une suite nécessaire? comment peut-on concevoir que  
les

les Narcotiques prudemment administrés dans la seule vûë que je viens de dire, puissent causer la mort?

QUOIQU'IL en soit, les excrétiions se suppriment, tant que la vertu de l'Opium agit sur les solides & les fluides, comme la Raison, tant que dure le gonflement des Liqueurs dans l'yvresse: mais sa vertu Stupéfiante est-elle évaporée? les évacuatiions renaissent, & souvent avec plus d'abondance que jamais: comme d'ailleurs cela se vérifie dans les Coliques menstruelles, dans la salivation de la Petite Vérole & autres évacuatiions, qui ne s'arrêtent que pour mieux recouler.

L'OPIMUM enfin est dangereux dans les Dyssenteries, comme dans tous les Maux inflammatoires, & même dans ces dévoyemens chauds & brulans, qui causent des tranchées de feu. Il les augmente; le Nitre les modère, il contient les bonnes qualités de l'Opium, par le calme qu'il procure, sans en avoir les mauvaises.

POUR mieux juger de la délicatesse de l'emploi de l'Opium dans les Maladies, dont la Cause doit d'abord s'évacuer,

cuër, je vais donner une Observation importante sur le *Colera*. Ce n'est pas fortir de la famille du Mal que je traite; car telle est leur affinité, ou leur analogie, qu'il n'en est guères de plus grande entre les Maladies: elle justifiera toute ma Doctrine, en l'appuyant solidement. Après cela il ne me restera plus qu'à mettre à la queue de mon Ouvrage, celle de la Dyssenterie, & j'aurai rempli ma Carrière.

UN Laquais de M. le Duc de Grammont, nommé Henry, se trouva tout à coup attaqué du *Colera*: C'étoit durant le dernier siège de Fribourg. Les évacuations supérieures & inférieures étoient énormes, & partoient impétueusement ensemble; les entrailles n'étoient point coupées par des tranchées ordinaires; des douleurs brulantes perçoient comme d'un fer chaud l'Hypochondre gauche. Le Malade ne pouvoit s'empêcher de jeter des cris; son pouls étoit mauvais, foible, inégal, fort, agité; ses yeux s'obscurcissoient comme d'un vertige ténébreux; son visage étoit pâle & froid, son nez glacé, les extrémités froides, une sueur

pa-

pareille étoit répandüe sur tout le corps; la mort sembloit être aux portes.

DANS une aussi déplorable situation qu'eût fait le célèbre Sydenham ? il vous le dit lui-même ; il eût vite recouru à son Laudanum liquide. Je m'en donnai bien garde ; je ne crains alors rien tant que les Opiats, & voici pourquoi.

J'AVOIS affaire à un jeune homme vigoureux, marié à Paris, garçon sage à l'Armée, échauffé par d'autres Causes, & buvant volontiers de l'eau de vie pour soutenir les fatigues d'une longue route à pié. Je me rappelai d'ailleurs, & cela me sera toujours présent à l'Esprit, combien un mauvais Conseil est dangereux en Médecine ; combien de meurtres il en peut arriver, sur-tout lorsqu'il sort de la bouche d'un Médecin fameux. Les Connoisseurs dévinent aisément qui j'ai en vüe : véritablement, quand je fus pris de ce formidable *Colera*, dont j'ai ailleurs donné la Description, qui vint à la suite de tant de Diarrées, à la fin du mois d'Août, suivant sa marche ordinaire, je n'eus rien de plus pressé, que de sui-

suivre l'Avis de Sydenham, voyant les extrémités de mon Corps si vîte glacées; & ce conseil pensa me coûter la vie: c'est ce qui m'a fort éclairé.

IL seroit à souhaiter que les Médecins eussent eu toutes les Maladies qu'ils traitent dans leurs livres, ou au lit de leurs Malades; plus instruits à leurs propres dépens, ils feroient moins de fautes, le poulx, ou la plume à la main.

MON *Colera* m'a donc défilé les yeux sur l'utilité prétendue des Narcotiques promptement administrés; j'ai reconnu ma faute, & par elle, celle des Praticiens les plus distingués; & combien il est dangereux de suivre les Opinions & les Méthodes les plus célèbres, lorsqu'elles ne sont qu'Empiriques.

LES Narcotiques sont aussi périlleux dans un corps brulé, qu'on n'a point eu la précaution de rafraichir auparavant, que la Saignée est nécessaire, malgré les évacuations qui paroissent la défendre, au jugement de ceux qui n'en ont point. C'est ce que le succès a vérifié tant de fois; mais sur-tout dans le Malade dont il est ici question.

E

On

On doit trembler de suivre l'Autorité du Médecin qui en a le plus ; mais on ne doit pas balancer de suivre ses propres lumières , quand elles sont évidentes.

JE les suivis donc dans le *Colera* ; je me tournai du côté des Saignées , dont des observations sûres m'avoient démontré l'utilité ; & pour les faire , j'envoyai chercher la Rue , Chirurgien de l'Hôtel. A son défaut vint un jeune garçon , (j'entre dans ce détail , pour rendre la Vérité plus Authentique) qui faignoit & rasoit. Effrayé de l'état du Malade , de son froid mortel , de son mauvais pouls , qu'il se donna les airs de toucher , car qui ne joüe pas le Médecin ? M<sup>r</sup>. me dit-il , en tournant vers moi des yeux fort étonnés de ce que je voulois faire , voilà un homme qui va périr dans l'opération , il auroit plutôt besoin d'une bonne rotie au vin , que d'une Saignée. On peut excuser un Barbier , quand on considère combien de mauvais Médecins sont pris , ou plutôt prennent tous les jours leurs Malades au même hameçon. Je rassurai mon homme sur ses frayeurs , & le

le déterminai à user de sa Lancette. Comme le sang couloit, vous allez voir, dis-je au Barbier, qui n'en croyoit rien, un changement surprenant.

CE que je pensois, ce que j'avois déjà tant de fois observé & heureusement prédit, arriva sur l'heure : le pouls se remit en meilleur état ; la chaleur revint aux extrémités & au visage ; les évacuations, sur-tout le vomissement & les douleurs du bas Ventre parurent moins énormes ; on rouvrit la veine deux heures après : le sang coula librement, les mêmes accidens se calmèrent encore ; la fièvre s'éleva au gré de mes souhaits ; on saigna quatre autres fois, pour la dompter, elle, & le reste des douleurs, qui sans ce puissant secours eussent fait une inflammation mortelle. Le Malade au reste n'usa que de lavemens & de boissons antiphlogistiques, de petit lait, d'eau de poulet &c., & il ne fut purgé avec deux onces de Tamarins dans une once de petit lait, que lorsque l'on vit le moment de pouvoir faire passer un purgatif de l'Estomac dans les Intestins, sans irriter ce premier Viscère, qui

mérite, pour ainsi dire, le plus grand respect dans tous les cas, où il importe à la vie de rappeler le mouvement naturel des Intestins, de tout déterminer en embas, au lieu de bouleverser l'Oeconomie abdominale.

Ce n'est pas la première fois que réfléchissant mûrement sur des accidens semblables, j'avois compris qu'ils provenoient tous, non-seulement d'une Bile échauffée, ardente, en furie, quoique moins mordante que la Dysentérique; mais de ce que presque tout le sang attiré par la chaleur & la grande irritation de tant de Viscères déjà engoués par diverses stagnations, s'y étoit porté, en avoit augmenté de plus en plus la disposition phlogistique, & les avoit enfin tellement farcis, que tous les Muscles correspondans étoient tourmentés en conséquence de crampe violentes & douloureuses; car le vuide des Vaisseaux produit le même effet que leur extrême plénitude, quoique moins fortement & moins universellement.

Vous allez voir comment tout s'explique, comment tout s'ouvre avec  
cet-



cette clé: que s'enfuit-il de cette dérivation d'une si grande quantité de Sang dans la Région abdominale? qu'il en reste d'autant moins dans les parties supérieures: qu'ainsi la Tête doit être toujours libre & sans douleur, en sorte que le Malade a l'Esprit présent jusqu'à la dernière extrémité: que les Artères Cutanées & Axillaires étant conséquemment presque vuides, le pouls doit être petit, vacillant, remontant, mauvais; & les sueurs froides, faute d'être poussées par les forces de la vie qui manquent, même à la region du cœur, qu'il faut quelques-fois frotter avec des serviettes chaudes, comme les extrémités.

MAINTENANT, (s'il faut redire en deux mots quel est l'effet de tant de sang versé,) celui qui est en dépôt, ammoncelé dans quelques parties qui ne l'ont reçu qu'aux dépens des autres, grace à la Circulation ouverte, & à la restitution des ressorts étouffés, rentre peu à peu dans le grand courant des Liquides; & se partageant de toutes parts également, il forme enfin ce parfait équilibre, qui ne laisse aucune dou-

leur, ne suppose aucun embaras, aucune tension, nul desordre, & rend en un mot la vie, où alloit être la Mort. C'est pourquoi le prompt retour de la chaleur naturelle chasse si facilement le froid mortel.

J'AVOUERAI qu'alors, dans cet Etat où toute chaleur paroît perdue, la Saignée a quelque chose d'effrayant: mais remarquez, je vous prie, que c'est dans un homme robuste qu'elle se fait, & que j'avois lieu de compter sur la force du temperament. Le seul embaras cependant que causent les Bains, sur-tout à l'Armée, ou plutôt l'impossibilité d'y avoir recours, m'empêcha de les mettre en usage. L'eau chaude relachant les Vaisseaux & faisant entrer dans le Sang, le feu qu'elle contient, restitue la chaleur, rend le pouls meilleur, & la Saignée moins effrayante. Les Bains sont très-bien placés avant elle, & ils sont nécessaires dans ceux qui pourroient périr dans l'opération de la Saignée, faute de forces qui fissent marcher le Sang croupi, à mesure qu'on verse celui qui circule. O combien, pour le dire en passant, de petites

tes véroles mortellement rentrées par le froid de l'Air, sont mieux *resorties* par ce même remède, que la Saignée peut impunément suivre, lorsqu'elle paroît indiquée, que par tous les Cordiaux de la Pharmacie.

DANS tous les cas semblables à celui-ci, qui l'est lui-même au Mal cruel dont je pensai mourir en 1741; dans tous ces cas, dis-je, où il semble que la plus grande partie de la Masse du Sang croupisse dans les Viscères du Bas-Ventre, il n'y en a pas un seul qui ne contienne en soi la Cause immédiate qui l'irrite, & qui ne soit encore Sympatyquement irrité par l'Action des parties voisines. De-là une prodigieuse source d'humeurs, qui abandonnent leurs Réservoirs, affluent de toutes parts, se jette, plus brusquement encore, qu'elle n'est attirée, & comme provoquée *quâ data porta*, par-tout où les voyes sont ouvertes. Faut-il demander ce qui les attire & les effarouche, pour ainsi dire, de la sorte? qui ne voit, en considérant la vivacité nouvelle avec laquelle jouent les oscillations des solides, que chaque Viscère,

que chaque Membrane, chaque Vaisseau; chaque Nerf, chaque Fibre, donne ou verse d'abord, de l'un dans l'autre, les Sucs qui y sont contenus; que chaque partie, après avoir attiré à elle de quoi remplacer ce qu'elle a perdu, reverse de nouveau dans le Canal voisin la dernière acquisition qu'elle a faite. Il faut bien que les choses soient ainsi, & continuent à l'infini sur ce ton-là, pour pouvoir fournir si promptement à cette excessive dépense que la Nature fait dans le *Colera*; mal terrible, dans lequel, comme nous l'apprend l'Étymologie du mot, tout se vuide, jusqu'à la Vésicule du Fiel, & où presque toute la Masse du Sang fondue & changée en eau, passe par les Selles sans couleur avec les autres suc.

PAR cette Théorie, il est facile de rendre raison de ces surprenantes évacuations, de cet effrayant vuide des Vaisseaux, de ces Crampes locales, errantes, universelles, de cette tension que j'ai éprouvée dans les Membranes Stomachiques, sur lesquelles l'eau avidement avalée, tombe comme dans un puits, ou résonne comme sur un tambour,

bour, pour être impétueusement rejetée au loin, sans que rien puisse enfler le Pylore, quelque-fois tout-à-fait & spasmodiquement formé: pour ne rien dire de tant d'autres Symptômes, qui accompagnent le *Colera*, lorsqu'il est tant soit peu inflammatoire. Sans doute dans ceux qui sans inflammation & sans arrêt du Sang dans l'Abdomen, sont cependant cruellement tourmentés par le *Colera*, il s'ensuit que la Bile en fougue, en furie, errant ça & là, vagabonde dans les deux voyes, peut produire, seule, presque toutes les funestes Catastrophes qu'on voit dans le même mal compliqué, quoiqu'elles exigent alors dans le traitement diverses circonspections, où je ne dois point entrer ici. Ainsi ce que la Bile a de plus en Causticité corrosive dans la Dyssenterie, elle l'a de plus en mouvement, en agitation dans le *Colera*; se jettant impétueusement sur les Fibres, elle sollicite davantage leur Contraction, & suscite par là de plus fréquentes & de plus copieuses excrétions.

ON me pardonnera de m'être un peu étendu sur ce Mal, & parce qu'il est

comme le Cousin Germain de l'autre, & parce que Sydenham n'en a pas moins traité empiriquement; & pour faire voir en même tems, plus clairement que jamais, l'absolüe nécessité de détendre, de redresser les mouvemens renversés, d'évacuer enfin l'Humour impétueuse, à laquelle on doit donner un aussi libre cours dans le *Colera* qu'aux Sucs rongeurs, dans la Dyssenterie, avant que d'oser la brider ou l'arrêter dans ces deux cas, ou même la chasser dans le premier; & qu'enfin ce n'est que par les Saignées & par les Bains, ordinairement mieux placés d'abord, comme je l'ai enseigné, qu'on peut impunément réprimer, modérer d'aussi grandes Pertes, que celles de ce *Trousse-Galant*: d'où j'infère que tout Astringent, tout Narcotique, tout prétendu spécifique en un mot seroit dangereux, où la Méthode seule doit présider: mais c'est assés avoir prouvé le danger de ce Médicament, dans les circonstances où il est évident qu'on doit s'en abstenir.

Nous touchons à la fin de ce Mémoire, je veux dire aux suites de la  
Dys-

Dyssenterie , & aux moyens d'y remédier.

JE ne m'arrêterai point à la Diarrée; c'est une aussi heureuse dégénération de la Dyssenterie , que celle de la Diarrée en Dyssenterie est funeste , quoi qu'il faille avoïer , que les plus forts Astringens ne venant pas toujours à bout de rendre aux fibres trop relâchées leurs Ressorts naturels , le Malade , qui se croyoit hors d'affaire , succombe quelque-fois. Ce qui prouve de plus en plus qu'on ne sauroit trop diligemment , soit emporter ce qui reste de Glüe Dys-sentérique , lorsqu'elle entretient l'écoulement , soit astreindre de toutes ses forces des Vaisseaux menacés d'un relâchement presque Paralytique. Le Simarouba , le Diascordium , les Eaux Minérales , où le Fer domine , l'Alun Calciné , la Brique rougie , le Fer rouge éteint dans quelque Eau distillée Astringente , le Coing , le Saffran de Mars Astringent , la Pierre Hémétite , le Sang Dragon , la Rubarbe torrifiée , la Corne de Cerf &c. ; voilà les Astringens qu'on peut donner sous une forme qui varie à l'infini. Les Oeufs frais avec

un peu d'excellent Pontac, font le Régime convenable, que couronne enfin l'exercice du Cheval.

L'HYDROPISSIE est la seconde queüe de la Dyssenterie; queüe dangereuse & difficile à extirper, quand elle est seule; plus facile, quand la Diarrée l'accompagne.

Si cette complication manque, il faut la faire venir, (cela est aisé) à force d'Hydragogues, tels que la seconde écorce du Sureau, le Diagrède, la Racine & la Résine de Jalap, les cendres de Genêt, & autres semblables, qui peuvent, en relachant l'Estomac & les Intestins, procurer enfin un Dévoisement salutaire. Pour le dire en termes de Guerre, je le regarde comme une espèce de Saignée, faite aux Eaux du Bas Ventre, qui par là se détournent, quittent leur Lit, diminuent sensiblement, & s'écoulent enfin avec d'autant plus de facilité, qu'on leur a plus largement ouvert la porte des Selles & des Urines.

L'EXPÉRIENCE a prouvé il y a long-tems à Sydenham, que l'Hydropisie se dissipoit par ces deux voyes: s'il n'en a pas connu la raison, il en faut



faût rejeter la Cause sur l'ignorance de son siècle, & non sur la sienne. Du tems de ce Célèbre Praticien, on ne connoissoit point les Vaisseaux absorbans, ni par conséquent la manière dont excités par un surplus de mouvement imprimé aux solides par l'action des purgatifs, ils peuvent s'ouvrir aux suc épanchés, les recevoir, & s'en décharger dans les premiers Tuyaux auxquels ils aboutissent; ceux-ci, dans de plus grands, jusqu'à ce qu'enfin l'Hydropisie même coule par les Veines émulgentes & méseraïques, qui répondent aux deux voyes d'issüe du Corps.

LORSQUE l'Ascite se trouve seule, il n'y a donc point de meilleur parti à prendre, que de faire librement couler le Ventre, de procurer une Copieuse Diarrée, sans trop d'égard pour l'affoiblissement qui s'ensuit. Il faut même l'entretenir jusqu'à ce que la Fluctuation des Eaux du Bas Ventre ne se fasse plus sentir. Ensuite ce n'est que quand le Ventre paroît sec, qu'il faut mettre en œuvre les plus puissans astringens; mais par degrés; du moins, au plus fort; afin de ne pas opposer à la pente

des eaux en train de descendre, une Digue qui les feroit monter en retrogradant. Lorsque la Diarrée est de la partie, on voit par cette Doctrine, qu'il faut aussi précieusement la conserver.

TROISIÈME suite de la Dyssenterie, les Douleurs Rheumatiques, d'autant plus fréquentes, qu'on a négligé de saigner ceux qui en avoient besoin, quoiqu'elles attaquent aussi ceux qui ont été trop doucement purgés, rarement ceux qui ont pris l'Émétique.

CEs Douleurs se dissipent d'elles-mêmes peu à peu avec le tems: je ne les ai guères vûes durer au delà d'un mois. C'est pourquoy je n'y fais ordinairement rien, ou que peu de choses, mettant seulement les Malades à la Diette Lactée, au Ris, aux Oeufs &c. Il n'est point de meilleur Régime que celui du Lait, pour adoucir & anéantir enfin, comme on fait la Goutte, tout ce qui peut s'être transporté ça & là de Particules Dyssentériques. Un convalescent peut bien se rétablir par ce qui nourrit tant de Gouteux robustes. Il peut d'ailleurs y mêler, comme eux, suivant son appetit, outre les choses que j'ai di-

dites, le Gruau, la Semoule, & tant d'autres choses semblables, qui préparées avec le Lait, font de très-bons Alimens. De plus, quel Remède peut mieux calmer ces Douleurs, soit qu'elles viennent de la rentrée des *Miasmes* de la Maladie, qui irritent, agacent les Nerfs & les Membranes Nerveuses; soit de l'arrêt du Sang, ou de la Lympe dans les Muscles, dans les Articulations; arrêt que tant d'efforts durant le Cours de la Maladie, ont bien pû occasionner, indépendamment de cette féconde cause. La même conduite réussit également, il ne faut ni rafraichir, ni échauffer: si on rafraichit, sur-tout par des Saignées, comme dans les Rheumatismes ordinaires, on ruïne des Tempéramens déjà ruïnés; on risque de jeter dans l'Hydropisie ceux qui en ont été heureusement préservés. Plus la foiblesse est grande, plus le Ton des Fibres est perdu, plus il faut craindre de diminuër le Volume du Sang, & par là d'en démolir la substance.

SI on échauffe par des Vins, par des Liqueurs fortes, sous prétexte de fortifier un Estomac delabré & Lien-  
téri-

térique ; par des Cordiaux , pour rallumer les forces languissantes ; on augmente, loin de la diminuër , l'espèce de Phlogose singulière qui constitue la Nature du Rheumatisme. Un Potage au Lait, avec quinze ou vingt gouttes de Laudanum liquide de Sydenham, c'est tout ce que je donne le soir dans ces Douleurs, ainsi que dans celles de la Vérole, qu'il faut pallier, en attendant un parfait traitement.

L'HÉMOPTYSIE succède encore à la Dysenterie mal traitée , quoique bien guérie en apparence. Cet accident afflige aussi principalement ceux qui étant Pléthoriques ou Fébricitans, ou regorgeans d'Humeurs, n'ont point été traités comme je l'ai dit. A plus forte raison doit-il se montrer, lorsqu'ayant cicatrisé en quelque forte beaucoup trop tôt les plaïes intestinales, la Cause Morbifique forcée de reflüer en arrière, s'est jettée par la Circulation sur le Poumon.

LORSQU'ON à affaire à un Sujet Pléthorique que la Maladie n'a point affoibli, quelque-fois il peut être permis d'ouvrir la Veine ; mais ce cas est rare.

re. C'est pourquoi, je me suis toujours contenté d'adoucir cette Dyssenterie Pulmonaire par le même Régime Lacté, auquel on doit s'assujettir Pithagoriquement, jusqu'à ce que le crachement de Sang soit passé. Il cesse quelque-fois, lorsque la Dyssenterie semble se rallumer comme de ses cendres: alors je ne discontinüe point le Lait. Il poursuit l'ennemi, par-tout où son caprice semble le promener, ou le fixer. Ces transports divers, cette espèce de jeu des Maladies n'est pas rare. La Gonorrhée des yeux ne cesse-t-elle pas, dès que la Nature ou l'Art l'ont fait revenir à son premier siège? Hippocrate n'a-t-il pas vû le mal même dont je traite, & la Goutte se succéder, & l'un se guérir par l'autre tour à tour? J'arrive à la conclusion.

ON a vu le danger d'une Dyssenterie qui n'a pas un libre cours, & même, tant la Médecine est nécessaire, qui n'est pas provoquée dans ses premiers commencemens; d'où il suit, qu'il n'est point de plus funeste Méthode que l'Astringente.

LES

LES mauvais traitemens contre lesquels je m'élève , n'ont point été inconnus à Hippocrate , ni eux , ni leurs suites les plus facheuses. J'ai vu avec plaisir qu'il ne balance pas de donner d'abord son Hellebore ; vomitif usité dans son tems ; lui qui craignoit tant de faire vomir , quand veritablement cela étoit à craindre.

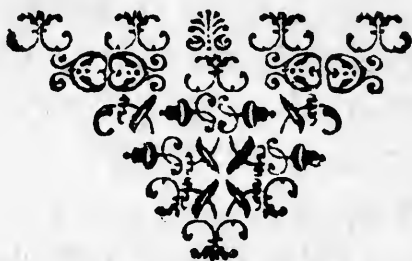
QUOIQUE dans l'heureux Emploi que j'ai fait de l'Emétique , je n'aye point pris pour modèle , un Médecin , qui a été assés souvent , mais en secret , celui de Sydenham , j'ai cependant été conduit au même but trop échapé aux yeux des Modernes , si ce n'est par l'analogie d'un remède aujourd'hui relegué aux *Petites Maisons* , du moins par des observations qui m'ont apparemment fait naitre les mêmes réflexions. Ce que je ne puis ajouter , sans être flatté de me rencontrer avec un Homme qui montre un si excellent jugement dans ses Ecrits.

TEL est le Tableau d'une maladie qui prenant autant de formes que Protée , a été prise pour la Peste même plus d'une fois. Elle en peut avoir le charbon  
&

& autres terribles Symptômes. Qu'arrive t'il de cette erreur? on a vû, à ce feul nom (Pefte) prononcé par un ignorant, on a vû, dis-je, des villes entières prêtes à être abandonnées, & qui l'euffent été fans l'Eloquence & les lumières de quelques Médecins. Quelle ne doit pas être alors la recompense d'un Sujet capable d'en contenir tant d'autres fuïant d'effroi? Que ne doit-on pas à ces Hommes rares, infiniment utiles, quand ils ne fauroient que distinguer entr'elles tant de maladies qui se reffemblent, à ces Hommes dont le coup d'œil vif & jufté ne perd pas, pour ainsi dire, une nuance dans la multitude confuse des couleurs de l'Art, enfin à ces Esprits fermes & courageux que la crainte de la contagion ne peut intimider, & qui s'en approchent avec autant d'audace, que d'humanité, pour rassurer les uns, & guérir les autres? La bravoure du Médecin est de ne point connoître de peril, de voler où son devoir l'appelle; son habileté, d'en bien discerner l'espèce & le degré, pour mieux l'écartier & mieux tranquilifer tout un peuple en allarmes. O que celui-là  
 mê-

même qui s'éveille au-premier signal pour servir les citoïens, pauvres & riches, qui aussi désintereffé qu'il peut l'être, se dévouë nuit & jour à la santé publique, & peut réellement y contribuer par son génie & ses connoissances! ô qu'un tel médecin mérite d'estime & de considération dans un Etat! Malheureusement le vrai Médecin ne fait pas dans une année la moitié du chemin qu'un vil charlatan fait dans un jour.

F I N.





*COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE*

RC

140

L18

*RARE BOOKS DEPARTMENT*



